



---

# LE ROMAN DE RENART

---

Extraits adaptés



Langue française IV  
Grado en Lenguas, Literaturas y Culturas Románicas

## Sommaire

Lexique pour des textes médiévaux.....	2
1. La naissance de Renart et d'Ysengrin.....	3
2. Renart vole les bacons d'Ysengrin .....	5
3. Renart et Chantecler le coq .....	7
4. Renart et la mésange .....	13
5. Renart et Tibert le chat .....	15
6. Renart et Tiécelin le corbeau .....	18
7. Renart et les anguilles .....	20
8. Renart et Hersent.....	22
9. Ysengrin, moine et pêcheur .....	25
10. L'aventure du puits .....	31
11. Renart, Ysengrin et le jambon .....	39
12. La plainte d'Ysengrin.....	41
13. Les funérailles de dame Copette .....	45
14. Les ambassades de Brun l'ours, Tibert le chat et Grimbert le blaireau .....	48
15. Renart devant le roi.....	49
16. Renart, condamné à être pendu, se fait pèlerin.....	51
17. L'assaut donné à Maupertuis et la capture de Renart .....	55
18. Renart sauvé par dame Hermeline son épouse .....	59
19. Le duel de Renart et Ysengrin .....	60

Extraits adaptés de :

*Le Roman de Renart*, texte établi et traduit par Jean Dufournet et Andrée Méline, Paris : GF-Flammarion, 1985

*Le Roman de Renart*, Biblio Collège, Hachette, 2022

## Lexique pour des textes médiévaux

Beau (bel) : en ancien français, cet adjectif, placé devant un nom de personne, signifiait « cher ».

Couart : en ancien français, un « couart » est un peureux. Ce nom s'écrit « couard » aujourd'hui.

Dan : seigneur. C'est le masculin de « dame ».

Goupil : ancien nom du renard.

Ma mie : mon amie.

Messire : monsieur.

Serfs : esclaves. Au Moyen Âge, un serf était une personne qui appartenait corps et biens à un seigneur.

Sire : seigneur.

Vassaux : seigneurs qui dépendent d'un seigneur plus puissant.

Vilain : paysan.

## 1. La naissance de Renart et d'Ysengrin

Et maintenant, écoutez, si cela ne vous ennuie pas ! Je vais vous dire pour vous désennuyer comment vinrent au monde Renart et Ysengrin. Un jour, je découvris dans un coffre un livre qui racontait de nombreuses aventures de Renart. Une lettre rouge vif arrêta mes yeux. Si je ne l'avais lue moi-même, j'aurais pris pour un homme ivre celui qui m'aurait raconté une telle aventure ; mais il faut croire ce qui est écrit. Celui qui n'a pas confiance dans les livres mourra déshonoré.

Cette lettre rapporte comment Dieu a chassé Adam et Ève du Paradis parce qu'ils avaient désobéi à ses ordres ; puis, comment il les prit ensuite en pitié. Il leur donna une baguette et leur expliqua que, s'ils avaient besoin de quelque chose, il leur suffirait d'en frapper la mer. Adam prit la baguette dans sa main et en frappa la mer sous les yeux d'Ève. Dès qu'il eut frappé, une brebis en sortit. « Dame, dit Adam, prenez cette brebis et gardez-la : elle vous donnera du lait et du fromage. Ainsi nous aurons de la nourriture. » Ève pensait que si elle possédait une deuxième brebis, la nourriture serait plus abondante. Elle saisit la baguette et en frappa très fortement la mer : aussitôt un loup en sortit qui saisit la brebis et se sauva à toute vitesse vers la forêt voisine. Quand elle vit qu'elle avait perdu sa brebis, Ève cria de douleur. Adam reprit la baguette et frappa la mer avec colère : un chien en sortit aussitôt qui s'élança à la poursuite du loup et revint avec la brebis. Tout honteux, le loup s'enfuit dans les bois. Malheureusement, il était prêt à recommencer le lendemain s'il en avait l'occasion. Adam, qui avait retrouvé son chien et sa brebis, se réjouissait : ces deux animaux ne peuvent vivre longtemps que s'ils sont en compagnie des hommes.

Toutes les fois qu'Adam faisait usage de la baguette, naissaient des animaux qui pouvaient être apprivoisés ; toutes les fois qu'Ève s'en servait, naissaient des animaux qui suivaient le loup dans le bois et qui restaient sauvages. Parmi ceux-ci, naquit le sauvage goupil, au poil roux comme Renart. Animal rusé et malfaisant, le goupil trompait toutes les bêtes du monde. Il ressemblait beaucoup à Renart, un homme passé maître dans l'art de la ruse et qui donne son nom à tous ceux qui font métier de tromper et de mentir. Renart est aux hommes ce que le goupil est aux animaux : ils sont de même nature, ils ont les mêmes défauts, les mêmes habitudes. Le goupil peut donc avoir Renart pour nom.

Or, Renart avait pour oncle Ysengrin, si grand pillard et si grand voleur, de jour comme de nuit, qu'il ressemblait au loup qui avait dérobé la brebis d'Adam. Tous ceux qui volent de nuit comme de jour sont donc appelés Ysengrin. Voilà pourquoi, dans ce récit, le loup sera appelé Ysengrin.

C'est ainsi que naquit Renart qui incarne la tromperie tout comme Ysengrin incarne le vol. Quant à leurs épouses, Hersent et Hermeline, elles n'ont rien à leur envier en matière de vice.

L'exemple de Renart est plein d'enseignements pour qui veut méditer sur l'engrenage des vices. Il nous montre comment la trahison engendre la cruauté, comment la cruauté engendre l'envie et l'envie l'avarice.

Branche XXIV, vers 1 à 106.

## 2. Renart vole les bacons d'Ysengrin

Maintenant que vous savez comment sont nés Renart et Ysengrin, écoutez ce que je sais de la vie de chacun d'eux.

Malade et tout couvert de boutons, Renart arriva un jour chez son oncle.

- Beau neveu, qu'as-tu ? lui dit Ysengrin. Tu me sembles bien mal en point.

- Je suis malade, répondit Renart.

- Vraiment ! As-tu déjeuné aujourd'hui ?

- Non, sire, et je n'en ai pas envie.

- Dame Hersent, levez-vous vite et préparez-lui deux rognons<sup>1</sup> avec une rate<sup>2</sup>.

Renart se taisait, la tête baissée ; il pensait avoir des bacons<sup>3</sup>. C'était leur odeur qui l'avait attiré. Trois beaux bacons étaient en effet suspendus au plafond de la salle. En souriant, il s'adressa aux bacons :

- Il faut qu'il soit bien fou celui qui vous a suspendu là-haut ! Savez-vous, mon bel oncle, qu'il existe des mauvais voisins qui pourraient voir vos bacons et en vouloir leur part ? À votre place, je ne perdrais pas une minute pour les détacher et dire qu'on me les a volés.

- Bah ! répondit Ysengrin, tel peut les voir qui n'en aura jamais.

Renart se mit à rire et ajouta :

- Vous ne pourrez pas toujours refuser à ceux qui pourraient vous en demander.

- Laissez cela, reprit Ysengrin. Je n'en donnerais pas même un morceau à mon frère, à mon neveu ou à ma nièce ; pas plus qu'à leur père, leur femme ou leur oncle.

Renart n'insista pas ; il prit congé. Mais, à la nuit, il revint tout doucement devant la maison d'Ysengrin. Tout le monde dormait. Il monta sur le toit, creusa une ouverture, passa, arriva aux bacons, les emporta, revint chez lui, les coupa en morceaux et les cacha dans la paille de son lit.

Cependant, le jour se leva ; Ysengrin ouvrit les yeux. Qu'est-ce là ? Le toit ouvert, les bacons, ses chers bacons enlevés !

- Au secours ! Au voleur ! Hersent ! Hersent ! Nous sommes perdus !

Hersent, réveillée en sursaut, se lève, échevelée.

- Qu'y a-t-il ? Quelle aventure ! Nous, dépouillés par les voleurs ! À qui nous plaindre ?

---

<sup>1</sup> Rognons : reins comestibles de certains animaux.

<sup>2</sup> Rate : organe logé dans l'abdomen et comestible chez certains animaux.

<sup>3</sup> Bacons : grosses pièces de lard fumé.

Ils criaient à qui mieux mieux, mais ils ne savaient qui accuser ; ils faisaient d'inutiles efforts pour trouver l'auteur d'un pareil crime.

Renart, après avoir bien mangé, s'en vint prendre du bon temps en la maison de son oncle qu'il trouva fort mal en point.

- Bel oncle, dit-il, qu'avez-vous ? Vous me paraissez très en colère.

- Beau neveu, répondit Ysengrin, j'ai de bonnes raisons. Mes trois beaux bacons ont été volés.

- Bel oncle, c'est bien cela qu'il faut dire ! Criez dans toute la rue qu'on vous les a volés et ainsi personne ne vous ennuiera plus.

- Beau neveu, je te dis la vérité ; on m'a pris mes bacons et j'enrage.

- Allons, reprit Renart, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. Tel se plaint qui n'a pas le moindre mal. Je sais bien que vous les avez mis en lieu sûr pour vos parents et vos amis.

- Est-ce que tu te moques ? Par la foi que tu dois à l'âme de ton père, ne crois-tu pas ce que je dis ?

- Dites, dites toujours.

- Ce n'est pas bien, dit alors dame Hersent, de ne pas nous croire. Si nous les avons, ce serait pour nous un plaisir de les partager.

- Dame, je sais que vous connaissez toutes les ruses, poursuivit Renart. Pourtant vous avez beaucoup de perte : votre maison est trouée. C'est par là que les voleurs sont passés.

- Mais oui, Renart, c'est la vérité.

- Vous ne sauriez dire autre chose.

- Renart, cela ne me fait pas rire, dit Ysengrin. Je suis furieux que mes bacons aient été volés ; c'est pour moi une grande perte.

Renart les quitta tout joyeux, tandis qu'Ysengrin et dame Hersent restaient tristes et abattus.

Tel fut le premier méfait que Renart accomplit alors qu'il était enfant. Puis il perfectionna son talent et sa ruse, tant pour le malheur de son oncle que pour celui d'autrui.

Branche XXIV, vers 213 à 314.

### 3. Renart et Chantecler le coq

Je ne dois pas vous cacher plus longtemps  
que dans ce village se trouvait la demeure  
de Messire Constant Desnois, un riche paysan :  
si le livre où j'ai trouvé cette histoire  
dit la vérité,  
d'ici jusqu'à Troyes-la-petite  
il n'y en avait pas d'aussi cosu.  
Sa maison, entourée d'une clôture,  
était abondamment pourvue  
de tous les biens de la terre,  
tant en vaches, bœufs  
et brebis qu'en lait et en œufs,  
et en produits de toutes sortes.  
Des poules et des poulets  
il y en avait à revendre.  
Renart sera là à son affaire...  
du moins s'il parvient à y entrer ;  
mais, parole d'honneur, je pense  
qu'il va se morfondre dehors  
car le jardin et la maison  
étaient complètement entourés  
de gros pieux<sup>4</sup> aiguisés et hauts,  
entièrement recouverts d'une haie d'aubépine ;  
de plus, un ruisseau courait tout autour.  
C'est là que messire Constant tenait ses poules en lieu sûr.  
À l'intérieur de l'enclos, poussaient, sachez-le,  
mille variétés de petits arbres,  
tous chargés de fruits.  
Quelle magnifique demeure !

Un jour, Renart, amateur de méchants tours et habile pour de nombreuses ruses, arriva près de cette ferme et s'approche doucement de la clôture. Mais les épines entrelacées l'empêchent de franchir la palissade. Il ne sait comment rejoindre les poules. S'il quitte l'endroit où il se tient accroupi, ou s'il tente de bondir au-dessus de la barrière, on le verra et, pendant que les poules se cacheront dans les épines, il sera pris avant d'avoir attrapé quoi que ce soit. Renart est très inquiet : il ne sait comment attirer l'attention des poules qui mangent devant lui. Il a beau se baisser, se redresser, rien n'y fait.

---

<sup>4</sup> Pieux : piquets.

Enfin, dans la clôture, il découvre un pieu brisé qui lui permet d'entrer facilement. Il s'élançe et tombe dans une plate-bande de choux que le vilain avait plantée là. Les poules, qui l'ont vu tomber, se dépêchent de se sauver.

À cet instant précis, messire Chantecler revenait d'une reconnaissance de l'autre côté de la haie. Fièremment, il s'avança à la rencontre des poules, la plume abaissée, le cou tendu et leur demanda :

- Pourquoi cette hâte à regagner la maison ?

Pinte, la plus sage de toutes, celle qui pond les plus gros œufs, se chargea de la réponse :

- C'est que nous avons eu bien peur.

- Et de quoi ? Qu'avez-vous vu ?

- Une bête sauvage qui nous fera du mal si nous ne quittons pas cet enclos.

- Allons, dit le coq, ce n'est rien ; n'ayez pas peur ; restez ici tranquillement.

- Oh ! tenez, cria Pinte, je viens encore de l'apercevoir ; je vous le jure.

- Vous ?

- Oui, j'ai vu remuer la haie et trembler les feuilles de chou sous lesquelles il est caché.

- Taisez-vous, sotte que vous êtes, dit fièremment Chantecler. Comment un goupil, un putois même pourrait-il entrer ici ? La haie n'est-elle pas très serrée ? Dormez tranquille ; je suis là pour vous défendre.

Et Chantecler s'en alla gratter un fumier qui semblait l'intéresser vivement. Il affectait une grande tranquillité, sans savoir ce qui lui pendait au nez. Le fou ! Il monta sur la pointe d'un toit. Là, un œil ouvert et l'autre clos, un pied crochu et l'autre droit, il regarda çà et là, jusqu'à ce que, fatigué de veiller et de chanter, il s'endorme.

Alors, il fit un rêve étrange : il crut voir un objet qui avait une peau de bête rousse bordée de pointes blanches et la lui faisait mettre de force. Il se demanda pourquoi la peau était à l'envers et pourquoi l'encolure en était si étroite. Chantecler éprouva une si grande douleur qu'il en fut presque réveillé. Il ne comprit pas pourquoi la peau avait le ventre blanc, ni pourquoi on y entrait par l'encolure, si bien qu'on avait la tête qui sortait par le bas et la queue qui sortait par l'encolure.

Épouvanté, Chantecler tressaillit et se réveilla.

- Saint-Esprit ! dit-il, préservez mon corps de cette prison et gardez-moi sain et sauf.

Et, à grande allure, comme quelqu'un qui n'est pas rassuré, il alla rejoindre les poules dispersées sous les buissons de la haie. Il appela Pinte.

- Ma chère Pinte, je vous l'avoue, je suis inquiet. J'ai peur d'être bientôt la victime d'un oiseau ou d'une bête sauvage.

- Allons, dit Pinte, beau doux sire, ne vous mettez pas dans cet état. Vous êtes comme un chien qui crie avant que la pierre ne le touche. Voyons, que vous est-il arrivé ?

- Je viens de faire un rêve étrange, et vous allez me donner votre avis. J'ai cru voir arriver à moi je ne sais quelle chose ayant une peau rousse, taillée d'une seule pièce. Elle me la faisait mettre de force. La bordure avait la blancheur et la dureté de l'ivoire ; la fourrure était tournée vers l'extérieur ; j'entrais dans cette peau par l'encolure. Comme je cherchais à m'en débarrasser, je tressaillis et me réveillai. Ce rêve m'accable et me torture. Dites-moi, vous qui êtes sage, ce qu'il faut penser de tout cela.

- Eh bien ! dit Pinte, tout cela n'est que songe, et tout songe, dit-on, est mensonge. Cependant, je crois deviner ce que le vôtre peut annoncer. L'objet porteur d'une peau rousse n'est autre que le goupil ; il veut vous la faire revêtir de force. Dans la bordure semblable à des grains d'ivoire, je reconnais les dents avec lesquelles il vous saisira. L'encolure si étroite de la peau, c'est la gueule de la méchante bête qui vous serrera la tête ; c'est par là que vous entrez. Si la queue est en haut, par tous les saints, c'est que le goupil vous mangera. Voilà le sens de votre songe ; et tout cela pourrait bien vous arriver avant midi. N'attendez donc pas, croyez-moi ; allons-nous-en, car, je vous le répète, il est là, dans ce buisson, épiant le moment de vous prendre.

Mais Chantecler avait repris confiance.

- Pinte, ma mie, vous êtes folle. Comment pouvez-vous supposer que moi, je me laisse prendre par une bête cachée dans notre jardin ! Bien fou celui qui s'épouvante d'un rêve.

- Sire, dit-elle, il en sera ce que Dieu voudra. Si cela ne se passe pas comme je vous l'ai dit, je m'engage à ne plus être votre amie.

- Pinte, dit-il, cela est hors de propos.

Chantecler retourna gratter son fumier et se chauffer au soleil. Bientôt, il s'endormit à nouveau.

Quand Renart pensa qu'il était bien endormi (admirez sa prudence et sa ruse), il mit doucement un pas devant l'autre puis s'élança pour l'attraper d'un seul bond. Mais Chantecler reconnut Renart : il fit un saut de côté et s'installa sur le fumier. Renart vit déçu qu'il avait manqué le coq et chercha comment le récupérer ; s'il ne le mangeait pas, il aurait perdu son temps.

- Ah ! Chantecler, dit-il de sa voix la plus douce, ne vous enfuyez pas, n'ayez pas peur. Laissez-moi vous dire comme je suis heureux de vous voir en bonne santé, car vous êtes mon cousin germain.

Pour montrer qu'il n'avait pas peur, Chantecler entonna une chanson.



- Oui, c'est bien chanté, dit Renart. Mais vous souvenez-vous du bon Chanteclin qui vous a mis au monde ? Ah ! c'est lui qu'il fallait entendre. Jamais personne de sa race ne chantera comme lui. Il avait, je m'en souviens, la voix si haute, si claire qu'on l'écoutait une lieue<sup>5</sup> à la ronde, et pour prolonger les sons, il lui suffisait d'ouvrir la bouche et de fermer les yeux.

- Cousin, dit alors Chantecler, vous vous moquez.

- Mais non, mon ami. Chantez sans crainte, clignez l'œil. Nous sommes d'une même chair et d'un même sang. J'aimerais mieux perdre une patte que de vous voir dans la peine car vous êtes mon très proche parent.

- Puis-je me fier à vos paroles ? dit

Chantecler. Éloignez-vous un peu et je vous chanterai un air. Il n'y aura pas un seul de mes voisins dans les environs qui n'entendent ma voix perçante.

Renart se mit à sourire.

- Allons, chantez à voix haute. Je saurai bien si vous êtes réellement fils de mon bon oncle Chanteclin.

Le coq commença un air, un œil ouvert, l'autre fermé, car il craignait Renart.

- Franchement, dit Renart, cela n'a rien de remarquable. Chanteclin chantait autrement. Dès qu'il avait fermé les yeux, il prolongeait les traits si bien qu'on l'entendait bien au-delà de l'enclos. Franchement, mon pauvre ami, vous ne vous en approchez pas.

Chantecler crut qu'il dit vrai. Il laissa aller sa mélodie, les yeux fermés, de toutes ses forces. Renart ne voulait plus attendre. Il s'élança, saisit le coq au cou et s'enfuit tout joyeux d'avoir trouvé une proie.

Pinte, qui vit Renart emporter Chantecler, se lamentait et se désespérait :

---

<sup>5</sup> Lieue : unité de mesure des distances ; 1 lieue vaut environ 4,5 km.

- Ah ! Chantecler, je vous l'avais bien dit ; pourquoi ne pas m'avoir crue ? Voilà Renart qui vous emporte. Ah ! pauvre de moi ! Que vais-je devenir, privée de mon époux, de mon seigneur, de tout ce que j'aimais au monde !

Cependant, au moment où Renart saisit le pauvre coq, la bonne femme de la ferme ouvrit la porte de son jardin. Le soir tombait et elle voulait rentrer ses poules. Elle appela Pinte, Bise, Roussette ; personne ne répondit. Elle leva les yeux et vit Renart emportant Chantecler à toutes jambes.

- Haro ! Haro ! s'écria-t-elle. Au Renart ! Au voleur ! Et les vilains accoururent de tous côtés.

- Qu'y a-t-il ? Pourquoi ces cris ?

- Haro ! cria de nouveau la femme, le goupil emporte mon coq.



- Eh ! pourquoi, méchante femme, dit Constant Desnois, l'avez-vous laissé faire ?

- Parce qu'il n'a pas voulu m'attendre.

- Il fallait le frapper.

- Avec quoi ?

- Avec votre bâton.

- Il courait trop vite ; même vos chiens bretons ne l'auraient pas rejoint.

- Par où est-il parti ?

- De ce côté.

Renart franchissait alors les haies ; les vilains l'entendirent tomber de l'autre côté, et tous se mirent à sa poursuite. Constant Desnois appela Mauvoisin son grand chien de chasse. On retrouva Renart, on s'approcha de lui. Cependant Chantecler était en grand danger s'il n'inventait pas une ruse.

- Sire Renart, dit alors le pauvre Chantecler, laisserez-vous ces vilains vous insulter ? Constant Desnois vous suit. Vengez-vous de lui. Quand il dira « Renart l'emporte », répondez « Malgré vous ». Cela lui fera honte.

Renart, l'universel trompeur, fut à son tour trompé. Quand il entendit la voix de Constant Desnois, il cria très fort :

- C'est bien malgré vous que je prends votre coq !

Chantecler, dès qu'il sentit les mâchoires se desserrer, s'échappa, battit des ailes et s'envola sur les hautes branches d'un pommier voisin, tandis que déçu, en colère et surpris, Renart comprenait la sottise irréparable qu'il avait faite.

- Ah ! Mon beau cousin ! lui dit le coq. Voilà le moment de réfléchir sur les changements de fortune.

- Maudite soit, dit Renart, la bouche qui s'avise de parler quand elle doit se taire !

- Oui, reprit Chantecler, et que l'infection crève l'œil qui va se fermer quand il devait rester grand ouvert. Bien fou celui qui vous croit, Renart. Au diable votre cousinage ! J'ai vu le moment où j'allais le payer bien cher. Renart le traître, allez-vous-en ou vous allez perdre votre peau.

Renart se moquait de ce qu'il lui disait ; il ne voulait plus lui parler. Il s'en alla sans plus attendre. Affamé, sans force, il s'enfuit le long du sentier, triste et désolé d'avoir laissé échapper le coq avant de l'avoir mangé.

Branche II, vers 1 à 468.

#### 4. Renart et la mésange

Renart commençait à se consoler du méchant tour de Chantecler quand, sur la branche d'un vieux chêne, il aperçut la mésange. Elle avait déposé sa couvée dans le tronc de l'arbre.

Renart la salue ainsi :

- J'arrive bien à propos, commère ; descendez, je vous prie ; j'attends de vous le baiser de paix, et j'ai promis que vous ne me le refuseriez pas.

- À vous, Renart ? fait la mésange. Si vous n'étiez pas ce que vous êtes, si l'on ne connaissait pas vos tours et vos malices, j'accepterais. Et puis je ne suis pas votre commère.

- Que vous êtes peu charitable ! répond Renart, votre fils est bien mon filleul par la grâce du saint baptême, et je n'ai jamais mérité de vous déplaire. Si je voulais le faire, je ne choiserais pas un jour comme celui-ci. Écoutez bien : sire Noble, notre roi, vient de proclamer la paix générale ; pourvu qu'elle soit de longue durée ! Tous les barons l'ont jurée, tous ont promis d'oublier les anciens sujets de querelle. Aussi les petites gens sont dans la joie ; le temps est passé des disputes, des procès et des meurtres ; chacun aimera son voisin, et chacun pourra dormir tranquille.

- Savez-vous, sire Renart, dit la mésange, que vous dites de belles choses ? Je veux bien les croire à demi ; mais cherchez ailleurs qui vous donnera le baiser de paix.

- En vérité, commère, vous poussez la méfiance un peu loin ; je m'en consolerais, si je n'avais juré d'obtenir le baiser de paix de vous comme de tous les autres. Tenez, je fermerai les yeux pendant que vous descendrez m'embrasser.

- S'il en est ainsi, je le veux bien, dit la mésange. Voyons vos yeux : sont-ils bien fermés ?

- Oui.

- J'arrive.

Cependant l'oiseau avait garni sa patte d'un petit flocon de mousse qu'il vint déposer sur les barbes de Renart. À peine celui-ci a-t-il senti l'attouchement qu'il fait un bond pour saisir la mésange, mais ce n'était pas elle, il en fut pour sa honte.

- Ah ! Voilà donc votre paix, votre baiser !

- Eh ! dit Renart, ne voyez-vous pas que je plaisante ? Je voulais voir si vous étiez peureuse. Allons ! Recommençons ; tenez, me voici les yeux fermés.

La mésange, que le jeu commençait à amuser, vole et sautille, mais avec précaution. Renart, montrant une seconde fois les dents, tente de l'attraper.

- Voyez-vous, lui dit-elle, vous n'y arriverez pas ; je me jetterais plutôt dans le feu que dans vos bras.

- Mon Dieu ! dit Renart, pouvez-vous ainsi trembler au moindre mouvement ! Vous supposez toujours un piège caché : c'était bon avant la paix jurée. Allons ! Une troisième fois, c'est le vrai compte ; en l'honneur de Sainte Trinité. Je vous le répète ; j'ai promis de vous donner le baiser de paix, je dois le faire, ne serait-ce que pour mon petit filleul que j'entends chanter sur l'arbre voisin.

Renart prêche bien sans doute, mais la mésange fait la sourde oreille et ne quitte plus la branche de chêne.

Cependant voici qu'arrivent des chasseurs et des braconniers<sup>6</sup>, accompagnés de leurs chiens. On entend le son des cors, puis des cris retentissent : « Le goupil ! Le goupil ! » Renart est en grand danger ; à ce cri terrible, il oublie la mésange, serre la queue entre les jambes et s'apprête à s'enfuir.

Et la mésange lui dit alors :

- Renart ! Pourquoi donc vous éloigner ? La paix n'est-elle pas jurée ?

- Jurée, oui, répond Renart, mais non publiée. Peut-être ces jeunes chiens ne savent-ils pas encore que leurs pères en ont décidé ainsi.

- Demeurez, je vous en prie ! Je descends pour vous embrasser.

- Non, le temps presse et je cours à mes affaires.

Branche II, vers 464 à 599.

---

<sup>6</sup> Braconniers : chasseurs qui chassent sans autorisation.

## 5. Renart et Tibert le chat

Maintenant, il faut que je vous raconte  
une histoire qui vous divertisse,  
car, je le sais bien, la vérité  
c'est que vous n'avez aucune envie d'entendre un sermon  
ou la vie d'un saint martyr ;  
ce que vous préférez,  
c'est quelque chose de plaisant.  
Que chacun donc veuille à se taire  
car j'ai l'intention de vous raconter une belle histoire,  
et j'en connais plus d'une, que Dieu m'assiste !  
Avec un peu d'attention,  
vous pourriez en tirer une leçon  
fort utile.

Certes, on a l'habitude de me prendre pour un fou,  
pourtant, j'ai appris à l'école  
que la vérité sort de la bouche des fous.

Inutile de s'appesantir sur le prologue.

Donc, sans plus attendre,

Je vais raconter une histoire et un seul bon tour  
du maître de l'astuce :

je veux parler de Renart, vous le savez bien  
à force de l'avoir entendu dire.

Personne ne peut damer le pion à Renart,  
Renart fait des compliments à tout le monde,

Renart enjôle, Renart cajole,

Renart n'est pas un modèle à suivre.

Personne, fût-il son ami,

ne le quitte indemne.

Renart est plein de sagesse et d'habileté,  
et aussi de discrétion.

Mais en ce bas monde, personne n'est assez sage  
pour être à l'abri d'une folie.

Je vais donc vous raconter la fâcheuse mésaventure  
qui survint à Renart.

Renart était parti remettant à une autre fois sa revanche sur Chantecler, quand, au détour d'un chemin, il aperçoit Tibert le chat qui, seul et sans compagnie, s'amuse avec sa queue. Tout à coup, Tibert se rend compte que Renart est à quelques pas de lui : il l'a reconnu à son pelage roux.

- Sire, dit Tibert, soyez le bienvenu !

- Moi, répond brusquement Renart, je ne te salue pas. Je te conseille même de ne pas chercher à m'approcher, car je ne te vois jamais sans désirer que ce soit pour la dernière fois.

Tibert préfère ne pas répondre et se contente de dire doucement :

- Mon beau seigneur, je suis désolé que vous ne me considériez pas comme un ami.

Mais Renart n'est pas en état de chercher des problèmes, car il est accablé par la fatigue et le jeûne. Tibert, par contre, est frais et dispos ; sous de longues moustaches argentées apparaissent des dents bien aiguisées ; ses ongles sont longs et effilés. Son air décidé fait changer Renart de ton :

- Je viens bien t'annoncer que j'ai entrepris contre mon compère Ysengrin une guerre terrible. J'ai retenu plusieurs vaillants soldats ; et, si tu voulais en augmenter le nombre, tu ne t'en trouverais pas mal, car je prétends lui causer beaucoup de maux avant d'accepter la moindre trêve<sup>7</sup>. Bien maladroit celui qui ne trouvera pas avec nous l'occasion de gagner un riche butin.

Tibert, charmé du tour que prend la conversation, répond :

- Sire, vous pouvez compter sur moi, je ne vous ferai pas défaut. J'ai de mon côté un compte à régler avec Ysengrin, et je ne désire rien autant que son malheur.

L'accord est bientôt conclu et la foi jurée. Les voilà faisant route chacun sur son cheval ; en apparence les meilleurs amis du monde, mais, au fond, disposés à se trahir dès que l'occasion s'en présentera.

Tout en chevauchant, Renart découvre un piège tendu dans une souche de chêne entrouverte. Comme il prend garde à tout, il évite le piège ; mais il espère y faire tomber Tibert. Il s'approche de son compagnon d'armes et lui dit en riant :

- Je voudrais bien, mon cher Tibert, éprouver la force et l'agilité de votre



<sup>7</sup> Trêve : cessez-le-feu.

cheval ; montrez-moi comme il sait courir. Voyez-vous cette ligne étroite qui longe le bois ? Élanchez-vous à toute vitesse, droit devant vous ; l'épreuve sera décisive.

- Volontiers, répond Tibert, qui soudain prend son élan et galope.

Arrivé devant le piège, il l'aperçoit à temps, recule de deux pas et passe rapidement à côté. Renart, qui le suit des yeux, s'écrie :

- Ah ! Tibert, votre cheval bronche, il ne garde pas la voie. Arrêtez-vous, et recommençons !

Tibert, qui ne doute plus de la trahison, ne fait pas de difficulté. Il reprend du champ, laisse courir son cheval jusqu'au piège, et saute par-dessus avec légèreté.

Renart comprend que sa ruse est découverte mais s'écrie néanmoins sans se troubler :

- Tibert, j'avais trop bien jugé votre cheval ; il est moins bon que je ne le pensais ; il se cabre et va de travers ; vous n'en tirerez pas grand-chose !

Tibert s'excuse du mieux qu'il peut ; mais, pendant qu'il propose de faire un troisième essai, voilà deux gros chiens qui accourent et aboient après Renart. Celui-ci, qui s'enfuit vers les bois, oublie la présence du piège ; mais Tibert, moins effrayé, saisit l'occasion, et pousse Renart qui tombe le pied droit dans le piège. La clef qui tend le piège saute, la fente se referme et voilà sire Renart qui se trouve pris. Tibert est fou de joie : il croit que son compagnon ne s'en tirera pas.

- Demeurez, lui dit-il ; demeurez, sire Renart et ne vous inquiétez pas de moi, je saurai me réfugier en lieu sûr. Mais ne l'oubliez pas une autre fois : à trompeur, trompeur et demi.

Disant ces mots, il s'éloigne, tandis que les chiens s'approchent de Renart. Averti par leurs aboiements, le vilain qui avait mis le piège accourt. Il lève sa lourde hache. Qu'on juge de l'épouvante de Renart ! Jamais il n'a vu la mort de si près ! Il manque d'être décapité ; mais, par bonheur, la hache s'abat sur le piège et l'ouvre. Aussitôt délivré, Renart prend le large, disparaît dans la forêt, sans que les cris du vilain ou le glapissement désespéré des chiens soient capables de lui faire tourner la tête. C'est vainement qu'ils le poursuivent. Lorsque Renart a semé ses poursuivants, il s'étend presque inanimé sur le bord d'un chemin perdu. Peu à peu, la douleur de sa blessure lui fait reprendre ses esprits. Il se rappelle avec épouvante et dépit la hache du vilain et le mauvais tour de Tibert.

Branche II, vers 665 à 842.

## 6. Renart et Tiécelin le corbeau

Dans une plaine fleurie que limitaient deux montagnes et qu'arrosait une rivière, sire Renart, un jour, aperçut un fort bel endroit, encore peu fréquenté. Un hêtre y était planté. Il franchit le ruisseau, gagna l'arbre, tourna autour du tronc, puis se vautra délicieusement dans l'herbe. Tout dans ce lieu l'aurait charmé s'il avait eu à manger. Pendant qu'il hésitait sur ce qu'il allait faire, sire Tiécelin, le corbeau, qui n'avait rien mangé depuis le matin, sortit du bois voisin, plana dans la prairie et se posa dans un enclos qui semblait lui promettre une bonne aventure.

Là, se retrouvait un millier de fromages qu'on avait mis à sécher au soleil. La gardienne était rentrée pour un moment au logis. Tiécelin, profitant de l'occasion, en saisit un des plus beaux. La vieille aperçut alors Tiécelin et lui jeta pierres et cailloux en disant :

- Canaille, tu ne l'emporteras pas !

- Tais-toi, tais-toi vieille, répondit Tiécelin. Si on te demande qui l'a pris, tu diras que c'est moi. J'en ai eu largement le temps. Mauvaise garde nourrit le loup<sup>8</sup>.

Tiécelin s'éloigna et s'en vint percher sur le hêtre au pied duquel se trouvait Renart. Les voilà réunis : l'un en haut, l'autre en bas. Mais leur situation est loin d'être pareille : l'un mange, l'autre est mort de faim. Le fromage est un peu mou. Tiécelin l'entame en y donnant de grands coups de bec et déguste la partie la plus jaune et la plus tendre. Il ne remarque pas qu'une miette est tombée par terre aux pieds de Renart. Celui-ci lève la tête et salue Tiécelin qu'il voit, fièrement perché, le bon fromage entre les pattes.



- Oui, je ne me trompe pas ! C'est sire Tiécelin. Que le bon Dieu vous protège, compère, vous et l'âme de votre père, sire Rohart, le fameux chanteur. Personne autrefois, dit-on, ne chantait mieux que lui en France. Vous-même, si je m'en souviens bien, faisiez aussi de la musique. Puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, chantez-moi donc un petit refrain !

Ces paroles sont d'une grande douceur pour Tiécelin. Il ouvre aussitôt la bouche et pousse un cri.

- Ce n'est pas mal, dit Renart. Vous chantez mieux que d'habitude. Mais si vous le vouliez, vous pourriez chanter encore plus haut.

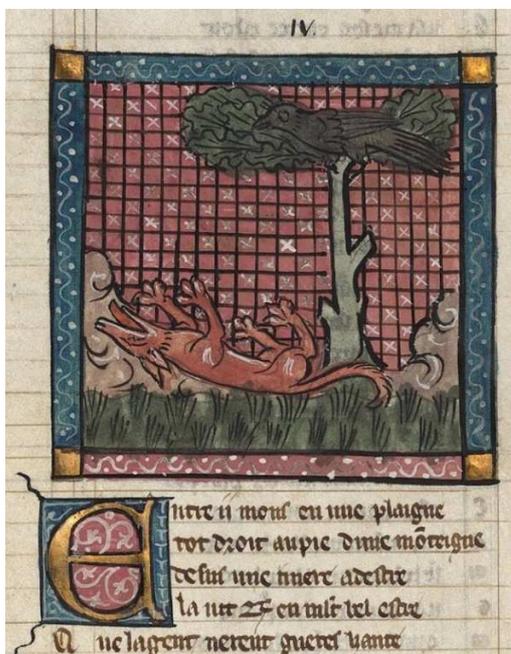
Le corbeau recommence à crier.

- Votre voix est belle, dit Renart, mais elle serait plus belle encore si vous ne mangiez pas tant de noix. Continuez pourtant je vous prie.

---

<sup>8</sup> Mauvaise garde nourrit le loup : ici, signifie « un fromage mal gardé peut être volé ».

L'autre crie de toutes ses forces et ne se rend pas compte qu'il ouvre peu à peu la patte qui tient le fromage. Celui-ci tombe juste aux pieds de Renart. Le glouton frémit de plaisir, mais ne touche pas au fromage ; c'est Tiécelin lui-même qu'il veut.



- Ah ! dit-il en faisant un effort pour se lever. Voilà que je ne peux changer de place, tant je souffre du genou ; et ce fromage qui vient de tomber m'apporte une odeur épouvantable et insupportable. Rien n'est plus dangereux pour les blessures des jambes ; les médecins m'ont bien recommandé de ne pas en manger. Descendez, je vous prie, mon cher Tiécelin, débarrassez-moi de cette horreur. Je ne vous demanderais pas ce petit service si je ne m'étais blessé la jambe, l'autre jour, dans un maudit piège. Je suis condamné à me reposer et à me mettre des emplâtres<sup>9</sup> jusqu'à guérison.

Tiécelin ne se méfie pas et descend de l'arbre. Une fois à terre, la présence de Renart le fait réfléchir et il n'ose s'approcher.

- Mon Dieu, dit Renart, dépêchez-vous donc ! Que pouvez-vous craindre d'un blessé ?

Tiécelin s'approche, mais Renart, trop impatient, s'élançe et le manque ; seules quatre plumes restent entre ses dents. Tiécelin, qui faillit être bien mal payé de son dévouement fait un saut de côté.

- Ah ! Traître Renart ! dit alors Tiécelin. J'aurais bien dû savoir que vous me tromperiez ! J'en suis pour quatre de mes plus belles plumes ; mais c'est là tout ce que vous aurez de moi, méchant voleur. Que Dieu vous maudisse !

Renart veut se justifier, mais Tiécelin ne l'écoute pas.

- Garde le fromage, je te l'abandonne ; quant à ma peau, tu ne l'auras pas. Pleure et gémis maintenant à ton aise, je ne viendrai pas à ton secours.

Renart ne répond rien. Il se console de son échec en mangeant le fromage qu'il trouve trop petit. Jamais depuis sa naissance il n'en avait mangé de meilleur. Sa plaie n'allant pas plus mal, il part sans rien dire d'autre.

Branche II, vers 843 à 1024.

<sup>9</sup> Emplâtres : bouillies faites à partir de plantes et mises sur les plaies jusqu'à leur guérison.

## 7. Renart et les anguilles

C'était l'époque où le doux temps d'été déclinait et faisait place au rigoureux hiver. Renart, dans sa maison, était à bout de provisions ; il n'avait plus rien à dépenser et ne trouvait plus de crédit chez les marchands. Un jour de grande faim, le goupil quitta Maupertuis<sup>10</sup> et se glissa parmi les joncs entre la rivière et le bois. Après avoir beaucoup erré, il finit par arriver sur une grand-route. Il s'accroupit dans le fossé et tendit le cou de tous côtés. La faim au ventre, il ne savait où chercher de la nourriture. Ne sachant que faire, il se coucha près d'une haie, espérant une occasion.

Enfin, il entendit un bruit de roues. C'étaient des marchands qui revenaient des bords de la mer ; ils rapportaient de grosses quantités de harengs frais et de poissons dont ils avaient fait une pêche abondante, car une bise favorable avait soufflé toute la semaine. Leurs paniers crevaient sous le poids des anguilles et des poissons de mer qu'ils avaient achetés en cours de route.

Quand Renart, l'universel trompeur, est à une portée d'arc<sup>11</sup> des marchands, il reconnaît facilement les anguilles et les poissons de mer. Il rampe sans se laisser voir jusqu'au milieu de la route, et s'y étend, les jambes écartées, la langue pendante. Quel traître ! Il reste là à faire le mort, sans bouger et sans respirer. La voiture avance ; un des marchands regarde, voit le corps immobile et appelle son compagnon :

- Regarde, là. C'est un goupil ou un blaireau ?

- C'est un goupil, dit l'autre ; vite ! Descendons et attrapons-le en prenant bien garde qu'il ne nous échappe pas.

Les deux hommes se dépêchent et s'approchent de Renart. Ils le poussent du pied, le pincent, le tournent et le retournent sans crainte d'être mordus. Ils le croient mort.

- Il vaut bien trois sous, dit l'un.

- Il en vaut bien au moins quatre, reprend l'autre. Nous ne sommes pas chargés : jetons-le sur la charrette. Vois comme sa gorge est blanche et nette !

Ainsi dit, ainsi fait. Ils le saisissent par les pieds, le lancent entre les paniers et se remettent en route. Pendant qu'ils se félicitent de l'aventure et qu'ils se promettent d'écorcher Renart le soir même, celui-ci ne s'inquiète guère ; il sait qu'entre faire et dire il y a souvent un long trajet. Sans perdre de temps, il s'allonge sur les paniers, en ouvre un avec les dents et tire à lui plus de trente harengs. Il les mange de bon appétit, sans avoir besoin de sel ou de sauge<sup>12</sup>. Mais il n'a pas l'intention de se contenter d'aussi

---

<sup>10</sup> Maupertuis est le nom du château de Renart.

<sup>11</sup> Une portée d'arc : à la distance qui peut être atteinte par un tir d'arc.

<sup>12</sup> Sauge : herbe destinée à parfumer les aliments.

peu. Dans le panier voisin frétille les anguilles : il en tire trois beaux colliers<sup>13</sup>. Renart, qui connaît tant de ruses, passe sa tête et son cou dans les colliers, puis les installe sur son dos. Il s'agit maintenant de quitter la charrette. Des deux pattes de devant, il s'élançe au milieu de la route, les anguilles autour du cou. Après avoir sauté, il crie aux marchands :

- Dieu vous garde, beaux vendeurs de poissons ! J'ai partagé en frère : j'ai mangé vos plus beaux harengs et j'emporte vos meilleures anguilles ; le reste est pour vous.

Quelle n'est pas la surprise des marchands !

- Au goupil ! Au goupil ! crient-ils.

Ils sautent de leur charrette, pensant attraper Renart. Mais le goupil ne les a pas attendus.

- Fâcheux contretemps ! disent-ils, et quelle perte pour nous. Notre imprudence nous a fait du tort. Nous avons été bien naïfs de nous fier de Renart ! Voyez comme il a vidé nos paniers ; puisse-t-il en crever d'indigestion !

- Tant qu'il vous plaira, dit Renart, je ne crains ni vous ni vos souhaits.

Les marchands courent après lui, mais il va trop vite. Ils ne peuvent le rattraper. Renart file à vive allure vers Maupertuis. Hermeline, sa bonne et sage épouse, l'attend à l'entrée. Ses deux fils, Malebranche et Percheaie, viennent à sa rencontre et le reçoivent avec tout le respect qui lui est dû ; et, quand on voit ce qu'il rapporte, c'est une joie et des embrassements sans fin.

- À table ! s'écrie Renart. Que l'on ferme bien toutes les portes, et que personne ne vienne nous déranger.



Branche III, vers 1 à 164.

<sup>13</sup> Colliers : les anguilles sont enfilées sur des cordes et forment des colliers.

## 8. Renart et Hersent

Seigneurs, beaucoup de conteurs  
vous ont raconté beaucoup d'histoires :  
l'enlèvement d'Hélène par Pâris,  
le malheur et la souffrance qu'il en a retirés ;  
les aventures de Tristan  
d'après le beau récit de la Chèvre,  
des fabliaux et des chansons de geste.  
On raconte aussi dans ce pays  
l'histoire d'Yvain et de sa bête.  
Cependant, jamais vous n'avez entendu raconter  
la terrible guerre  
entre Renart et Ysengrin,  
une guerre terriblement longue et acharnée.  
Ces deux barons, en vérité,  
n'avaient jamais pu se souffrir ;  
ils s'étaient souvent, c'est vrai,  
battus et bagarrés.  
J'en viens à mon histoire.  
Apprenez donc l'origine  
de leur querelle et de leur différend,  
la raison et le sujet  
de leur discorde.

Dame Hersent échangeait ces propos avec le malin goupil :  
« Renart, Renart, on voit à votre pelage  
que vous êtes perfide et mauvais;  
jamais vous ne souhaitez me faire plaisir,  
ni ne venez là où je suis.  
Je ne connais pas de tel compère  
qui ne rende pas visite à sa commère. »  
Renart a grand-peur, il est effrayé, mais  
il ne peut s'empêcher de lui répondre :  
« Madame, fait-il, que Dieu me confonde  
si jamais par méchanceté ou par haine,  
je vous ai évitée alors que vous étiez en couches.  
Je serais volontiers venu avant,  
mais quand je vais par ces sentiers,  
Seigneur Ysengrin m'épie  
à chaque voie et à chaque chemin.  
À cause de cela je ne sais quoi faire

tellement votre mari me hait :  
il commet là un grand péché que de me haïr.  
Mais que ma personne soit damnée  
si jamais je lui ai fait la moindre chose  
dont il devrait me porter rancune.  
C'est pour cela, je n'ose pas vous fréquenter,  
même si je vous aime d'amour.  
Ysengrin s'en est plaint de nombreuses fois  
à ses amis dans le pays.  
Il leur a même promis de l'argent  
pour me causer du tort et me faire honte.  
Mais dites-moi, quel intérêt aurais-je  
à vous demander une telle folie ?  
Sérieusement, je ne le ferai pas,  
de tels propos ne seraient pas élégants. »  
Quand Hersent entend la nouvelle,  
elle brûle de colère et en est couverte de sueur :  
« Comment, dit-elle, seigneur Renart,  
est-ce donc les propos tenus ?  
Vraiment, je suis soupçonnée à tort.  
Tel s'imagine venger sa honte  
qui accroît grandement son embarras.  
Je n'ai pas de honte à le dire maintenant :  
je n'ai jamais pensé du mal de vous.  
Mais à cause de ce qui a été clamé,  
je tiens fermement à ce que vous m'aimiez.  
Revenez donc souvent auprès de moi,  
et je vous tiendrai pour ami.  
Prenez-moi dans les bras, embrassez-moi donc,  
soyez tranquille maintenant,  
il n'y a personne ici qui puisse nous accuser. »  
Renart en manifeste une grande joie,  
il s'approche puis l'embrasse.  
Hersent à qui ce jeu plaît beaucoup,  
lève la cuisse.  
Puis Renart sort de la tour,  
car il craint qu'Ysengrin ne vienne,  
et redoute fort qu'il ne l'y surprenne.  
Néanmoins avant de sortir,  
il va vers les louveteaux et leur pisse dessus.  
Après les avoir arrangés ainsi



et leur avoir tout pris et tout mangé,  
il jette dehors tout ce qu'il trouve,  
toute la viande, vieille ou fraîche.  
Puis il les fait tomber de leurs lits,  
il les injurie et les bat bien fort  
comme s'il était leur maître.  
Il les traite de bâtards et d'illégitimes,  
sans témoin, comme celui  
qui ne craint personne,  
à condition que dame Hersent son amie  
n'en dévoile rien du tout.  
Il laisse les louveteaux en pleurs.  
Dame Hersent vient alors vers eux,  
elle les caresse et les supplie:  
« Les enfants, dit-elle, ne soyez pas  
au fond de votre cœur si impitoyables et sots  
que votre père.  
Il ne doit jamais apprendre  
que Renart est venu ici.  
— Quoi ? par le diable, nous devrions protéger  
Renart le roux, que nous haïssons  
à mort, que vous avez reçu ici,  
avec qui vous avez trompé notre père  
qui a confiance en vous ?  
Jamais, s'il plaît à Dieu, une telle infamie  
où nous avons été tant injuriés  
ne restera sans être vengé. »  
Renart les entend gronder  
en colère envers leur mère.  
Puis il se met aussitôt en route  
la tête baissée pour que personne ne le voie,  
il s'en va ainsi poursuivre ses occupations.

Branche II.

## 9. Ysengrin, moine et pêcheur

Si maintenant vous vouliez bien vous taire,  
seigneurs, vous pourriez entendre,  
avec un petit effort de mémoire,  
une partie de l'histoire  
qui conte comment Renart et Ysengrin  
se firent la guerre à n'en plus finir.  
Si vous me prêtez une oreille attentive,  
je suis prêt à vous raconter des choses extraordinaires  
sur Renart qui est le diable en personne.  
Je suis tout émoustillé, tout excité,  
à l'idée de vous raconter son histoire ici-même,  
sans plus attendre,  
car jamais vous n'avez entendu parler en un si bel endroit  
de lui ni d'Ysengrin le loup.

Renart est à son château. Hermeline, son épouse bonne et sage, lui frotte et rafraîchit les jambes ; ses enfants écorchent les anguilles, les taillent, en piquent les morceaux sur des branches avant de les poser doucement sur la braise. Pendant qu'ils rôtissent les anguilles, voilà que quelqu'un frappe à la porte. C'est messire Ysengrin qui, ayant chassé tout le jour sans rien prendre, est venu jusqu'au château de Maupertuis. La fumée qui s'échappe du haut des toits a attiré son attention ; il sent une odeur qu'il ne connaît pas. Profitant d'une petite ouverture dans les planches de la porte, il regarde à l'intérieur de la maison. Quel spectacle pour un loup mourant de faim et de froid ! Mais il sait le caractère de son compère aussi peu généreux que le sien. Comment pénétrer dans ce lieu ? Comment décider Renart à ouvrir sa porte ? Il s'accroupit, se relève, tourne et retourne, bâille à se démettre la mâchoire. Enfin, il se décide à prier son compère de lui donner à manger.

- Voyons, dit-il, essayons de l'émouvoir. Eh ! Compère ! Beau neveu Renart ! Je vous apporte de bonnes nouvelles. J'ai hâte de vous les dire. Ouvrez-moi.

Renart reconnaît aisément la voix de son oncle et se garde bien d'ouvrir. Il s'écrie :

- Qui êtes-vous, beau sire ?
- Je suis moi.
- Qui vous ?
- Votre compère.
- Je vous prenais pour un voleur.
- Quelle méprise ! C'est moi. Ouvrez.

- Attendez au moins que les moines<sup>14</sup> se soient levés de table.
  - Il y a des moines chez vous ?
  - Assurément. Ce sont de vrais chanoines. Ils sont de l'abbaye de Tyron<sup>15</sup>, ce sont des disciples de saint Benoît<sup>16</sup>. Je suis devenu moine chez eux.
  - *Nomenidam*<sup>17</sup>, dit le loup, m'avez-vous dit la vérité ?
  - Oui.
  - Alors hébergez-moi et donnez-moi quelque chose à manger.
  - D'abord répondez-moi. Venez-vous ici en mendiant ?
  - Non ; je viens prendre de vos nouvelles. Ouvrez-moi.
  - Vous me demandez une chose impossible.
  - Pourquoi donc ?
  - Vous n'êtes pas en état pour le moment.
  - Je suis en état de grand appétit. Et dites-moi donc ? Que mangent vos moines en ce moment ? de la viande ? des fromages mous ?
  - Non, pas précisément. Ils mangent de gros et gras poissons. Saint Benoît recommande même de toujours prendre les meilleurs.
  - Tout cela est nouveau pour moi. Mais enfin, cela ne doit pas vous empêcher de m'ouvrir la porte et de me loger pour la nuit.
  - Je le voudrais bien. Mais personne ne peut être logé ici s'il n'est moine ou ermite<sup>18</sup>. Vous ne l'êtes pas ; alors, passez votre chemin.
- Le loup comprend qu'il ne pourra entrer chez Renart. Pourtant, il lui demande encore :
- Compère Renart, vous avez parlé de poissons. Je ne connais pas cette viande. Est-elle bonne ? Pourrais-je en avoir un seul morceau, simplement pour goûter ?
  - Très volontiers, et bénie soit notre pêche aux anguilles si vous voulez bien en manger.

---

<sup>14</sup> Moines et chanoines : hommes qui consacrent leur vie à Dieu. Ils vivent le plus souvent en communauté dans une abbaye.

<sup>15</sup> Tyron : Thiron-Gardais, à 15 km de Nogent-le-Rotrou au sud-ouest de Paris.

<sup>16</sup> Disciples de saint Benoît : au VI<sup>e</sup> siècle, saint Benoît a fondé un monastère en Italie et a établi la règle que doivent suivre les moines qui partagent ses idées.

<sup>17</sup> *nomenidam* : expression qui, dans un mauvais latin, signifie « au nom de Dieu ».

<sup>18</sup> Ermite : homme qui consacre sa vie à Dieu et qui vit seul.

Il prend alors sur la braise deux morceaux parfaitement grillés, mange le premier et offre l'autre à son compère.

- Tenez, bel oncle, approchez ; nos frères vous envoient cela dans l'espoir que vous serez bientôt des nôtres.

- J'y penserai. La chose est possible. Mais pour Dieu, donnez donc !

- Voici. Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

- Mais c'est le meilleur manger du monde. Quel goût, quelle saveur ! Je me sens bien près de la conversion. Ne pourriez-vous pas m'en donner un second morceau ?

Renart, toujours prêt à jouer un mauvais tour à Ysengrin, s'écrie :

- Par vos bottes<sup>19</sup> ! Si vous vouliez être moine, vous seriez bientôt mon supérieur : car je n'en doute pas, avant peu de temps, nos moines vous auront élu abbé<sup>20</sup>.

- Vous vous moquez de moi.

- Non, vraiment ! Vous feriez le plus beau moine du couvent.

- Alors, vous me donneriez autant de poisson que je voudrais ?

- Autant que vous voudriez. Allez, faites-vous tonsurer<sup>21</sup>.

- Cela me décide. Allez, compère, rasez-moi vite.

- Il faut attendre que l'eau soit un peu chaude ; la couronne n'en sera que plus belle. Allons, elle est à peu près comme il faut, ni trop chaude, ni trop froide. Baissez-vous un peu et passez votre tête dans l'ouverture de la porte.

Ysengrin fait ce qu'on lui dit : il allonge le cou, avance la tête et aussitôt Renart renverse le pot et l'inonde d'eau bouillante.

- Ah, s'écrie le pauvre Ysengrin, je suis perdu ! Je suis mort ! Au diable la tonsure ! Vous la faites trop grande.

Renart lui tire la langue et dit :

- Non, compère, on la porte ainsi ; elle est juste de la largeur voulue.

- Cela n'est pas possible, s'écrie Ysengrin.

---

<sup>19</sup> Par vos bottes : juron populaire.

<sup>20</sup> Abbé : moine qui dirige une abbaye.

<sup>21</sup> Tonsurer : raser un cercle de cheveux au sommet du crâne. Ce cercle rasé au sommet du crâne s'appelle une tonsure. C'est à lui qu'on reconnaît un moine ou un prêtre.

- Mais si. Et j'ajoute que la règle du couvent demande que vous passiez dehors la première nuit à subir des épreuves.

- Je ferai tout ce qu'on attend de moi, n'en doutez pas.

Ysengrin promet à Renart qu'il se conduira bien et qu'il ne lui fera aucun mal. Renart sort par une porte secrète, et arrive près d'Ysengrin qui se plaint d'avoir été rasé de trop près. Immédiatement, il conduit Ysengrin sur le bord d'un étang où lui arriva l'aventure que nous allons vous raconter.

C'était peu de temps avant Noël, quand on pense à saler les bacons. Le ciel était parsemé d'étoiles, il faisait grand froid, et l'étang où Renart avait conduit son compère était si fortement gelé qu'on aurait pu y danser en toute sécurité. Les vilains du village y avaient fait un trou où chaque jour ils menaient boire leurs bêtes et auprès duquel ils avaient laissé un seau.

Renart, montrant l'étang à son compère, lui dit :

- Sire Ysengrin, venez ici. C'est là que se trouvent en quantité les barbeaux, les tanches et les anguilles ; et précisément, voici l'engin qui sert à les prendre. (Il montrait le seau). Il suffit de le laisser quelque temps plongé dans l'eau, puis de l'en tirer quand on sent à son poids qu'il est garni de poissons.

- Je comprends, dit Ysengrin ; et pour bien faire, je crois, beau neveu, qu'il faudrait attacher l'engin à ma queue.

- C'est merveilleux comme vous comprenez aisément, dit Renart.

Renart, qui connaît tant de ruses, prend le seau et le serre fortement à la queue d'Ysengrin.

- Et maintenant, vous n'avez plus qu'à vous tenir immobile pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous sentiez les poissons arriver en foule dans le seau.

- Je comprends fort bien.



Renart se place un peu à l'écart, sous un buisson, la tête entre les pieds, les yeux fixés sur son compère. L'autre se tient au bord du trou, la queue en partie plongée dans l'eau, avec le seau qui la retient. Mais comme le froid est extrême, l'eau ne tarde pas à se figer, puis à se changer en glace autour de la queue.

Le loup, qui se sent serré, attribue le tiraillement aux poissons qui arrivent. Il fait un mouvement, puis s'arrête, persuadé que plus il attendra, plus il aura de poissons. Enfin, il se décide à tirer le seau ; il essaie plusieurs fois, mais ses efforts sont inutiles. Il se démène, s'agite et appelle Renart :

- Au secours, beau neveu ! Il y a tant de poissons que je ne peux les soulever. Venez m'aider ; je suis fatigué, et le jour ne doit pas tarder à se lever.

Renart, qui fait semblant de dormir, lève alors la tête :

- Comment, bel oncle, vous êtes encore là ? Allons, hâtez-vous, prenez vos poissons et partons.

- Mais, dit Ysengrin, je ne puis les remonter. Il y en a tant, tant que je n'ai pas la force de soulever le seau.

- Ah ! reprend Renart en riant, je vois ce que c'est ; mais à qui la faute ? Vous avez voulu trop en prendre et le vilain a raison de le dire : « Qui tout désire, tout perd. »

L'aube paraît, le soleil se lève. La neige a blanchi la terre. Messire Constant des Granges, un riche vilain, dont la maison touche à l'étang, vient juste de se lever avec sa maisonnée. Tous sont de fort bonne humeur. Messire Constant prend un cor, appelle ses chiens, fait seller son cheval ; des cris partent de tous côtés. Renart les entend ; il s'enfuit rejoindre son château de Maupertuis.

Ysengrin reste prisonnier, tire de droite et de gauche et manque de déchirer sa peau. S'il veut sortir de là, il lui faudra sacrifier sa queue. Tandis qu'il se débat ainsi, arrive un garçon tenant deux lévriers<sup>22</sup> en laisse. Il aperçoit le loup, tout gelé sur la glace, et se met à crier :

-Ohé ! Ohé ! Au loup ! Au loup ! À l'aide ! À l'aide !

À ses cris, les chasseurs accourent et franchissent la barrière avec leurs chiens. Ysengrin n'en mène pas large lorsqu'il entend messire Constant crier de lâcher les chiens. Les chasseurs obéissent. Les chiens sautent sur le loup qui, le poil hérissé, se défend du mieux qu'il peut en les mordant de toutes ses forces.

Messire Constant descend de cheval, approche l'épée au poing et pense couper Ysengrin en deux. Mais il rate son coup, tombe à la renverse et se blesse à la nuque. Il se relève à grand-peine et revient à la charge. Il vise la tête, mais le coup glisse et l'épée coupe la queue à ras. Surmontant une douleur aiguë, Ysengrin s'enfuit en mordant les chiens qui courent à sa poursuite. Il a perdu sa queue et son cœur est rempli de rage et de tristesse. Malgré la meute<sup>23</sup> acharnée sur ses traces, il gagne une hauteur. Les chiens renoncent à le poursuivre. Il s'enfuit vers le bois et là il jure de se venger de Renart et de lui vouer une haine éternelle.

Branche III, vers 165 à 510.

---

<sup>22</sup> Lévriers : chiens de chasse.

<sup>23</sup> Meute : troupe de chiens.

## 10. L'aventure du puits

Il y avait un puits au milieu de la cour.  
Le voyant, Renart s'y précipite,  
voulant apaiser sa soif ;  
mais impossible d'arriver jusqu'à l'eau.  
Le voici donc au puits  
dont il découvre la largeur et la profondeur.  
Seigneurs, écoutez bien cette prodigieuse aventure !  
Dans ce puits, il y a deux seaux :  
l'un remonte quand l'autre descend.  
Et Renart le malfaisant  
s'est appuyé sur la margelle,  
irrité, contrarié, perplexe...  
Soudain, s'avisant de regarder dans le puits  
et de contempler son reflet,  
il croit que c'était Hermeline,  
son épouse bien-aimée,  
qui se trouve logée à l'intérieur.  
Perplexe et mécontent,  
il lui demande avec rudesse :  
« Dis-moi, que fais-tu là-dedans ? »  
L'écho de sa voix remonta.  
Renart l'entend ; il redresse la tête,  
il appelle Hermeline une autre fois,  
et l'écho recommence à monter.  
Stupéfait d'entendre cette voix,  
Renart met les pattes dans un seau  
et, sans même s'en rendre compte, le voici qui descend.  
Vraiment, quelle fâcheuse aventure !  
Une fois dans l'eau,  
il découvre son erreur.  
Renart s'est fourré dans un drôle de pétrin<sup>24</sup> :  
C'est un coup des démons !  
Il se retient à une pierre,  
Il préférerait être à six pieds sous terre...  
Le malheureux souffre le martyre,  
Il est tout trempé,

---

<sup>24</sup> Être dans un drôle de pétrin : être dans une situation compliquée.

et personne ne pourrait le rassurer.

Seigneurs, il arriva qu'au même moment,  
cette même nuit, à la même heure,  
Ysengrin quitta sans s'attarder  
un vaste territoire  
en quête de nourriture,  
pressé par une faim cruelle.  
De fort méchante humeur,  
il s'est dirigé vers la maison des moines  
où il s'est rendu au triple galop.  
Il trouva l'endroit dévasté.  
« C'est le pays des démons, dit-il,  
puisqu'on ne peut trouver ni nourriture,  
ni rien à sa convenance ! »  
Ysengrin a fait demi-tour au pas,  
au trot, il est allé chez lui ;  
le voici arrivé devant le couvent  
au galop.  
Sur son chemin, il tomba sur le puits  
où Renart le roux prenait du bon temps.  
Ysengrin s'est penché au-dessus du puits,  
irrité, contrarié, perplexe...  
Soudain, il s'avise de regarder dans le puits  
et de contempler son reflet :  
plus il le voit et plus il le fixe,  
exactement comme l'avait fait Renart.  
Il crut que c'était dame Hersent  
qui était logée à l'intérieur du puits  
en compagnie de Renart.  
Sachez qu'il n'en fut pas heureux  
et qu'il dit : « Quel sort cruel que le mien !  
Je suis outragé et déshonoré par la faute de ma femme  
que Renart le rouquin m'a enlevée  
et qu'il a entraînée avec lui dans ce puits.  
Il faut être un sacré voleur sans foi ni loi,  
pour traiter ainsi sa commère  
et je n'y peux rien !  
Mais, si je pouvais l'attraper,  
Je m'en vengerais si bien

que je n'aurais plus rien à craindre de lui. »  
 Alors, il a hurlé de toutes ses forces  
 et, s'adressant à son ombre : « Qui es-tu ?  
 Sale putain, putain déclarée  
 que j'ai surprise ici avec Renart ! »  
 Il a hurlé une seconde fois  
 et l'écho est remonté.  
 Pendant qu'Ysengrin se désolait,  
 Renart se tenait tranquille.  
 Il le laissa hurler un moment,  
 puis entreprit de l'appeler :  
 « Quelle est cette voix, mon Dieu, qui m'appelle ?—  
 Dis, qui es-tu ? demanda Ysengrin.  
 — C'est moi, votre bon voisin,  
 jadis votre compère,  
 que vous aimiez plus qu'un frère.  
 Mais on m'appelle feu Renart,  
 moi qui étais maître ès ruses.  
 — Je respire, dit Ysengrin.  
 Depuis quand, Renart, es-tu donc mort ?  
 — Depuis l'autre jour, répond le goupil.  
 Personne ne doit s'étonner de ma mort,  
 car de la même façon mourront  
 tous les vivants.  
 Il faudra mourir  
 le jour choisi par Dieu.  
 À présent, mon âme est entre les mains du Seigneur  
 qui m'a délivré du calvaire de ce monde.  
 Je vous en supplie, mon très cher compère,  
 pardonnez-moi de vous avoir mécontenté  
 l'autre jour.  
 — J'y consens, dit Ysengrin.  
 Que toutes ces fautes vous soient pardonnées,  
 compère, dans ce monde et dans l'autre !  
 Mais votre mort m'afflige.  
 — Moi au contraire, dit Renart, j'en suis ravi.  
 — Tu en es ravi ? — Oui, vraiment, par ma foi.  
 — Cher compère, dis-moi pourquoi.  
 — Parce que, si mon corps repose dans un cercueil,  
 chez Hermeline, dans notre tanière,  
 mon âme est transportée en paradis,



déposée aux pieds de Jésus.  
 Compère, je suis comblé,  
 je n'eus jamais une once d'orgueil.  
 Toi, tu es dans le monde terrestre ;  
 moi, je suis dans le paradis céleste.  
 Ici, il y a des prés,  
 des bois, des champs, des prairies.  
 Ici, il y a d'immenses richesses,  
 ici, tu peux voir de nombreuses vaches,  
 une foule de brebis et de chèvres,  
 ici, tu peux voir quantité de lièvres,  
 de bœufs, de vaches, de moutons,  
 des éperviers, des vautours et des faucons... »  
 Ysengrin jure par saint Sylvestre  
 qu'il voudrait bien s'y trouver.  
 « N'y compte pas, dit Renart.  
 Il est impossible que tu entres ici.  
 Bien que le Paradis soit à Dieu,  
 tout le monde n'y a pas accès.  
 Tu t'es toujours montré fourbe,  
 cruel, traître et trompeur.  
 Tu m'as soupçonné au sujet de ta femme :  
 pourtant, par la toute-puissance divine,  
 je ne lui ai jamais manqué de respect  
 et je n'ai jamais joui de ses faveurs.  
 J'aurais dit, affirmes-tu, que tes fils étaient des bâtards.  
 Je ne l'ai pas pensé une seconde.  
 Au nom de mon créateur,  
 je t'ai dit maintenant l'entière vérité.  
 — Je vous crois, dit Ysengrin,  
 et je vous pardonne sans arrière-pensée,  
 mais faites-moi pénétrer en ce lieu.  
 — N'y compte pas, dit Renart.  
 Nous ne voulons pas de disputes ici.  
 Là-bas, vous pouvez voir la fameuse balance. »  
 Seigneurs, écoutez donc ce prodige !  
 Du doigt, il lui désigne le seau  
 et se fait parfaitement comprendre,  
 lui faisant croire  
 qu'il s'agit des plateaux à peser le Bien et le Mal.  
 « Par Dieu, le père spirituel,

la puissance divine est telle que,  
lorsque le bien l'emporte,  
il descend vers ici  
tandis que tout le mal reste là-haut.  
Mais personne, s'il n'a reçu l'absolution,  
ne pourrait en aucune façon  
descendre ici, crois-moi.  
T'es-tu confessé de tes péchés ?  
— Oui, dit l'autre, à un vieux lièvre  
et à une chèvre barbue  
comme il se doit et fort pieusement.  
Compère, ne tardez donc plus  
à me faire pénétrer à l'intérieur ! »  
Renart se met à le considérer :  
« Il nous faut donc prier Dieu  
et lui rendre grâce très dévotement  
pour obtenir son franc pardon  
et la rémission de vos péchés :  
de cette façon, vous pourrez entrer ici. »  
Ysengrin, brûlant d'impatience,  
tourna son dos vers l'orient  
et sa tête vers l'occident.  
Il se mit à chanter d'une voix de basse  
et à hurler très fort.  
Renart, l'auteur de maints prodiges,  
se trouvait en bas  
dans le second seau qui était descendu.  
Il avait joué de malchance  
en s'y fourrant.  
À Ysengrin de connaître bientôt l'amertume.  
« J'ai fini de prier Dieu, dit le loup.  
— Et moi, dit Renart, je lui ai rendu grâce.  
Ysengrin, vois-tu ce miracle ?  
Des cierges brûlent devant moi !  
Jésus va t'accorder son pardon  
et une très douce rémission. »  
Ysengrin, à ces mots, s'efforce  
de faire descendre le seau à son niveau  
et, joignant les pieds, il saute dedans.  
Comme il était le plus lourd des deux,  
il se met à descendre.



Mais écoutez leur conversation !  
Quand ils se sont croisés dans le puits,  
Ysengrin a interpellé Renart :  
« Compère, pourquoi t'en vas-tu ? »  
Et Renart lui a répondu :  
« Pas besoin de faire grise mine.  
Je vais vous informer de la coutume :  
quand l'un arrive, l'autre s'en va.  
La coutume se réalise.  
Je vais là-haut au paradis  
tandis que toi, tu vas en enfer ici-bas.  
Me voici sorti des griffes du diable  
et tu rejoins le monde des démons.  
Te voici au fond de l'abîme,  
moi j'en suis sorti, sois-en persuadé.  
Par Dieu, le père spirituel,  
là en bas, c'est le royaume des diables. »  
Dès que Renart revint sur terre,  
il retrouva son ardeur guerrière.  
Ysengrin est dans un drôle de pétrin.  
S'il avait été fait prisonnier lors d'une bataille,  
il aurait été moins affligé  
que de se trouver au fond du puits.

Seigneurs, écoutez maintenant comment les moines  
avaient perdu leur énergie.  
L'on avait trop salé les fèves germées  
qu'ils avaient mangées.  
Or, comme leurs serviteurs étaient paresseux,  
Ils manquaient d'eau.  
Mais il arriva que le cuisinier  
chargé des repas  
avait recouvré ses forces.  
Au matin, il se rendit au puits,  
menant un âne espagnol  
avec trois compagnons.  
Tous les quatre  
gagnent le puits au pas de course  
et attellent à la poulie

l'âne qui ne ménage pas ses efforts.  
 Et les moines le menaçaient,  
 et l'âne s'évertuait à tirer.  
 Le loup, à son grand déplaisir,  
 était en bas, en danger :  
 il se glissa à l'intérieur du seau.  
 Quant à l'âne, il souffrait le martyre,  
 incapable d'avancer ou de reculer,  
 malgré les coups qu'il recevait,  
 lorsqu'un moine, appuyé sur le rebord,  
 couché au-dessus du puits,  
 se mit à examiner l'intérieur  
 et découvrit Ysengrin.  
 Il lança aux autres : « Que faites-vous ?  
 par Dieu, le Père glorieux,  
 c'est un loup que vous êtes en train de tirer. »  
 Les voilà pris de panique,  
 tous se précipitent vers la maison,  
 les jambes à leur cou,  
 après avoir bloqué la poulie.  
 Ysengrin souffre mille tourments.  
 Les frères appellent les convers :  
 dans peu de temps Ysengrin connaîtra son malheur.  
 L'abbé se saisit d'une massue  
 énorme et pointue  
 et le prieur d'un chandelier.  
 Dans l'abbaye, il ne resta pas un moine  
 qui n'eût un bâton ou une lance.  
 Tous sont sortis des bâtiments.  
 Ils se mettent en marche vers le puits,  
 résolus à bien se battre.  
 Ils font tirer l'âne  
 et lui prêtent main-forte  
 jusqu'à ce que le seau soit remonté.  
 Ysengrin, sans attendre qu'une trêve soit conclue,  
 a fait un saut du plus bel effet.  
 Les chiens s'élancent à sa poursuite,  
 et lui déchirent la fourrure  
 dont les touffes de poils s'envolent.  
 Les moines l'ont rattrapé  
 et roué de coups.



L'un d'eux le frappe sur l'échine.  
Ysengrin est tombé en de mauvaises mains.  
Là, à quatre reprises, il s'est évanoui,  
éperdu de colère et de souffrance  
au point de s'étendre sur le bord du chemin  
et d'y faire le mort.  
Mais voilà que survient le prieur.  
Puisse Dieu le couvrir de honte !  
Il porte la main à son couteau,  
dans l'idée de s'emparer de la peau.  
La dernière heure a sonné pour Ysengrin  
quand l'abbé s'écrie : «Arrêtez !  
Cette peau est en lambeaux,  
elle a trop souffert.  
Il n'attaquera plus personne,  
le pays en est délivré.  
Retournons sur nos pas, arrêtez ! »  
Ysengrin se garde bien de bouger.

Branche IV

## 11. Renart, Ysengrin et le jambon

Par une triste journée, Renart et Ysengrin, en quête de nourriture, vont leur chemin. Renart regarde vers la plaine quand soudain il voit arriver un vilain pliant sous le poids d'un jambon.

- Bel oncle, dit Renard, pourquoi ne pas nous saisir du jambon et apaiser notre faim ? Laissez-moi le plaisir de vous le procurer. S'il vous en reste, après en avoir mangé autant qu'il vous plaira, nous le mettrons en vente ; il n'y a pas au monde de meilleur marchand que moi. Nous en partagerons ensuite le prix : à vous les deux tiers, à moi le troisième ; c'est la règle.

- Par saint Clair, dit Ysengrin, je n'ai pas envie de me frotter à un vilain. Hier encore, comme je passais par un village, l'un d'eux me donna un coup de massue qui me laissa étendu sur le sol ; je n'ai pu me venger et j'en ai grande honte.

- Ne vous en mêlez donc pas, répond Renart, je peux mener l'affaire à bien. Et si tout à l'heure vous n'avez le jambon, vous me ferez pendre.

- À la bonne heure donc ! dit Ysengrin, je veux bien juger de ce que tu sais faire.

Il longe le sentier dans un bois couvert, se traîne avec assez de peine devant le vilain, puis, recourant à l'un de ses tours favoris, il s'étend au milieu du chemin.

Le vilain, en voyant Renart traîner les reins et tomber ainsi dans le chemin, le croit mortellement blessé, et pense qu'il lui sera facile de le prendre. Il avance donc, sans lâcher son jambon. Il se baisse pour attraper Renart. Celui-ci fait un petit saut de côté et lui échappe. Le vilain ne se décourage pas.

- Tout cela, dit le vilain, ne m'empêchera pas de coudre ta fourrure à mon manteau.

Mais entre dire et faire, il y a souvent un long trajet. Renart accélère sa course.

Le vilain n'a pas fait dix pas à la poursuite de Renart qu'il se voit obligé de poser son jambon à terre, afin de courir plus vite. Il ne songe plus qu'à rejoindre Renart. Ysengrin suit par curiosité et sans trop d'espoir les mouvements de Renart et du vilain ; quand il voit le vilain déposer son jambon à terre, il presse le pas, il descend dans la plaine, s'empare de la précieuse charge, et revient d'où il est parti. Sans perdre un instant, il le savoure et le déguste, ne laissant à Renart que la ficelle.

Renart, de son côté, n'a rien perdu des mouvements d'Ysengrin, et cessant aussitôt de ramper péniblement, part comme un trait d'arbalète. Le vilain, entre la bête qu'il voulait prendre et le jambon qui lui était pris, s'arrache les cheveux, maudit Renart et Ysengrin. Il revient chez lui, bien persuadé qu'il avait été ensorcelé.

Mais laissons là le vilain, et retournons à nos deux amis. À son arrivée près d'Ysengrin, Renart demande sa part du précieux butin.

- Bel oncle, dit Renart, vous allez me donner, j'espère, la part qui me revient.

- Ami, tu veux rire, reprend le loup, tu dois déjà te trouver fort heureux d'échapper à mes crocs. Cependant, je te permets de prendre la corde ; fais-en ce qu'il te plaira ; mais ne demande rien de plus.

Renart comprend qu'il n'y a rien à faire.

- Si quelqu'un, dit-il, mérite la corde, ce n'est assurément pas moi. Je le vois, on n'a pas grand profit à attendre de votre compagnie, permettez-moi de prendre congé. D'ailleurs, j'ai la conscience chargée de quelques gros péchés, et mon intention serait, pour en être pardonné, d'aller en pèlerinage à Saint Jacques<sup>25</sup>.

- Soit, dit Ysengrin, je ne te retiens pas ; je te recommande à Dieu.

Branche V, vers 1 à 148.

---

<sup>25</sup> Saint-Jacques-de-Compostelle est un des grands lieux de pèlerinage pour les chrétiens.

## 12. La plainte d'Ysengrin

Pierrot qui mit son intelligence et son art  
à écrire en vers l'histoire de Renart  
et d'Ysengrin son cher compère  
ne traita pas le plus piquant de son sujet,  
car il négligea le procès  
et le jugement qui eurent lieu  
à la cour de Noble le lion  
à propos de la fornication immodérée de Renart,  
qui nourrit tous les vices en son sein,  
avec dame Hersent, la louve.  
L'histoire, en son début,  
rapporte que l'hiver venait de se terminer,  
que la rose s'épanouissait,  
que l'aubépine était en fleur  
et que, à l'approche de l'Ascension<sup>26</sup>,  
sire Noble le lion  
convoqua toutes les bêtes  
dans son palais pour tenir sa cour.  
Aucune bête n'eut l'audace  
de s'attarder – toutes affaires cessantes –  
et de ne pas accourir  
si ce n'est le seigneur Renart,  
ce vilain voleur, ce fourbe,  
que les autres ne cessent d'accuser  
et de calomnier devant le roi  
pour son orgueil et son inconduite.

Chaque bête l'accusait devant le roi, lui reprochant sa ruse et son orgueil. Ysengrin, le premier, s'avança jusqu'au fauteuil du roi et lui parla en ces termes :

- Beau doux sire, je vous demande justice des outrages que Renart a fait subir à mon épouse, dame Hersent, et à mes enfants, les louveteaux. Après avoir violé dame Hersent, il a insulté et malmené les louveteaux. J'ai grand chagrin qu'il ait maltraité ce que j'ai de plus cher au monde.

Noble le roi, après l'avoir écouté attentivement, lui répondit :

---

<sup>26</sup> Ascension : fête religieuse qui célèbre la montée au ciel de Jésus-Christ. Elle se célèbre toujours un jeudi, 40 jours après Pâques.

- Ysengrin, croyez-moi, abandonnez votre plainte ; vous n'avez aucun intérêt à rappeler votre honte. Ces choses-là sont celles dont on fait bien de ne rien dire.

Brun l'ours prit alors la parole :

- Sire, Ysengrin n'est ni mort, ni retenu prisonnier et on le sait assez puissant pour ôter à ce roux le moyen de nuire. Il aurait pu trouver les moyens de se venger lui-même des insultes de Renart, s'il n'avait été retenu par le respect de la paix récemment jurée. C'est à vous, souverain du pays, de maintenir l'union entre vos barons<sup>27</sup>. Si Ysengrin accuse Renart, faites prononcer jugement sur la querelle ; si l'un doit quelque chose à l'autre, qu'il s'acquitte de sa dette et vous paie l'amende pour le méfait. Envoyez donc chercher Renart à Maupertuis. Si vous me chargez du message, je me fais fort de l'amener ici.

- Sire Brun, dit alors Bruyant le taureau, malheur à celui qui conseillera au roi de punir d'une simple amende le tort fait par Renart à dame Hersent. Renart a commis tant de crimes, outragé tant de bêtes honorables que plus personne ne doit le soutenir. Qu'on dise ce qu'on voudra ; mais si ce vilain voleur, cet odieux trompeur, ce méchant roux de Renart avait dit à ma femme une seule parole insolente, il n'y a ni forteresse ni château qui m'empêcherait de le broyer et de le jeter dans un borbier.

Mais Grimbert le blaireau était d'un autre avis :

- Sire Bruyant, dit-il, il faut ramener le mal à de justes proportions. Il n'y a eu ici ni violence ouverte, ni porte brisée, ni trêve rompue ; tous les mauvais procédés reprochés à Renart peuvent être dus à un amour bien excusable. Renart aimait Hersent depuis longtemps, et dame Hersent ne se serait jamais plainte si cela n'avait dépendu que d'elle. Ysengrin a pris la chose trop à cœur et aurait dû se garder d'en instruire le roi et les barons. La honte de tout cela va retomber sur dame Hersent. Vous allez être l'objet de toutes les conversations et de toutes les moqueries. Ah ! vous seriez la dernière des créatures si, après cela, vous aimiez encore Ysengrin et si vous pouviez souffrir qu'il vous donne le nom d'épouse !

Ces paroles firent monter le rouge au visage de dame Hersent ; elle répondit en soupirant :

- Sire Grimbert, vous avez raison ; j'aurais mille fois mieux aimé qu'Ysengrin et Renart demeurent bons amis. La vérité est que jamais Renart n'a eu de moi la moindre faveur et, pour le prouver, je suis prête à subir l'épreuve du fer chaud ou de l'eau bouillante<sup>28</sup>. Mais à qui cela sert-il que je me justifie ? On n'ajoute pas foi à ce que peut dire une malheureuse. Je prends à témoin tous les saints qu'on adore et Dieu lui-même que

---

<sup>27</sup> Barons : seigneurs les plus puissants du royaume.

<sup>28</sup> L'épreuve du fer chaud ou de l'eau bouillante : au Moyen Âge, on pensait qu'elles permettaient de savoir avec certitude si une personne était coupable ou innocente. Si la personne était innocente, le fer chaud appliqué sur sa peau ou l'eau bouillante versée sur son corps ne laissait aucune trace.

jamais Renart ne m'a traitée autrement que comme une mère. Je ne le dis pas pour témoigner en faveur de Renart, mais pour messire Ysengrin, dont la jalousie ne me laisse pas de répit et qui s'imagine toujours être trompé. Par la foi que je dois à mon fils Pinçart, il y aura dix ans au premier avril, le jour de Pâques, que l'on nous maria Ysengrin et moi. Les noces furent somptueuses ; nos fossés, nos terriers pouvaient à peine contenir toutes les bêtes conviées à la fête. J'ai, depuis ce temps, vécu en loyale épouse, sans donner à personne le droit de me blâmer. Ainsi, que l'on me croie ou non, par la foi que je dois à sainte Marie, je ne me suis jamais mal conduite et je suis demeurée aussi sage et fidèle qu'une religieuse.

Le discours de dame Hersent répandit une joie extraordinaire dans l'âme de dan Bernard, l'âne, qui s'écria :

- Ah ! Gentille baronne, plutôt au ciel que mon épouse soit aussi sage et aussi loyale que vous ! Vous avez pris Dieu et les saints du paradis à témoin ; je soutiendrai donc votre cause et je suis prêt à jurer avec vous. Que Dieu m'enlève son pardon, qu'il m'ôte tout chardon en ma prairie si jamais vous avez menti ! Ah ! Maudite soit l'heure où Renart est né !

Grimbert, le cousin de Renart, voulait lui venir en aide. Il s'avança vers le roi et déclara :

- Noble et gentil sire, apaisez donc la querelle de vos deux barons et accordez votre pardon à Renart. Permettez-moi de le conduire ici ; vous entendrez ses réponses, et, si votre cour le condamne, vous fixerez le montant de l'amende qu'il devra régler. S'il néglige de venir à la cour et s'il ne justifie pas son absence, son amende sera plus lourde.



Après tous ces débats, la cour conclut en ces termes :

- Sire, dans le cas où Renart ne se présenterait pas et ne fournirait aucune excuse, ordonnez qu'il soit ici traîné de force pour y recevoir une correction dont il se souviendra.

Sire Noble le roi de répondre :

- Barons, vous faites erreur en voulant juger Renart ; j'ai grand sujet de me plaindre de lui, mais je ne veux pas le déshonorer s'il consent à reconnaître ses torts. Croyez-moi donc, Ysengrin,

consentez au jugement de Dieu que réclame votre femme ou bien je prendrai sur moi de l'ordonner.

- Ah ! Sire, repartit vivement Ysengrin, n'en faites rien, je vous prie. Si cette épreuve demandée par Hersent se terminait mal, si l'eau ou le feu l'atteignait, tout le monde le saurait et mes ennemis s'en réjouiraient. J'aime mieux retirer ma plainte et faire justice moi-même. Avant l'époque des vendanges, je compte bien mener contre Renart une guerre dont rien ne le protégera, ni serrure ni clef, ni muraille ni fossé.

- Allez au diable, reprit Noble avec indignation. Votre guerre ne finira-t-elle donc jamais ? Vous comptez avoir le dernier mot avec Renart ? Il en sait plus que vous, et vous aurez plus à craindre de lui que lui de vous. D'ailleurs, le pays est en repos, la paix est jurée. Malheur à celui qui s'avisera d'y porter atteinte !

Branche I, vers 1 à 266.

### 13. Les funérailles de dame Copette

Cette déclaration du roi contre toute reprise de guerre fut pour Ysengrin un coup terrible ; ne sachant que faire, il retourna s'asseoir auprès de sa femme, les yeux enflammés, la queue entre les jambes. L'affaire semblait tourner à l'avantage de Renart et tout promettait un règlement de la querelle, lorsque arrivèrent à la cour, sous la conduite de Chantecler, dame Pinte et trois autres poules qui venaient implorer la justice du roi. Sire Chantecler le coq, Pinte qui pond les gros œufs, Roussette, Blanche et Noirette, escortaient une charrette tendue de noir. À l'intérieur, une poule morte de la veille. Renart l'avait malmenée et, à coups de dent, lui avait enlevé une aile, brisé une cuisse, et enfin séparé l'âme du corps.

Noble le roi, fatigué des discussions, allait renvoyer l'assemblée, quand arrivent les poules et Chantecler. Pinte est la première qui trouve la force de parler :

- Ah ! Par Dieu, messeigneurs, chiens et loups, nobles et gentilles bêtes, ne repoussez pas d'innocentes victimes. Maudite l'heure de notre naissance ! Ô mort, viens nous saisir, avant que nous tombions sous la dent cruelle de Renart ! J'avais cinq frères de père, Renart les a tous dévorés. J'avais quatre sœurs de mère, les unes de l'âge le plus tendre, les autres, déjà poules d'une beauté accomplie. Gombert du Fresne les engraisait pour la ponte des œufs de choix. Soins inutiles ; Renart, de toutes, n'en épargna qu'une seule, les autres passèrent par son gosier. Et vous, ma douce Copette, couchée dans ce cercueil, chère et malheureuse amie, qui pourra dire combien vous étiez grasse et tendre ? Et que deviendra votre sœur accablée de tristesse ? Ah, Renart ! Puisse le feu d'enfer te dévorer ! Combien de fois nous as-tu chassées, effrayées, dispersées ? Combien de robes nous as-tu déchirées ? Combien de fois as-tu franchi, de nuit, notre enceinte ? C'est hier, près de la porte, que tu as laissé ma sœur étendue, sans vie. Tu as pris la fuite, en entendant les pas de Gombert, qui, par malheur, n'avait pas un cheval assez rapide pour te rattraper... Voilà, beau doux sire, pourquoi nous venons à vous ; tout espoir de vengeance nous étant enlevé, c'est de vous et de vos nobles seigneurs que nous attendons justice.

Après ces paroles, souvent entrecoupées de sanglots, Pinte tombe évanouie sur les dalles de la salle, et ses trois compagnes en même temps qu'elle. Aussitôt, pour les secourir, chiens et loups quittent leurs tabourets. On les relève, on les soutient, on leur jette de l'eau sur la tête.

En revenant à elles, elles courent se précipiter aux pieds du roi, que Chantecler agenouillé inonde de ses larmes. La vue de ce chevalier remplit l'âme de Noble d'une grande pitié ; il pousse un profond soupir, puis, relevant sa grande tête chevelue, il fait entendre un tel rugissement qu'il n'y a aucune bête, si hardie qu'elle soit, qui ne tremble d'épouvante. La peur de dan Couart le lièvre fut telle que pendant deux jours, il en eut

de la fièvre, et qu'il en aurait encore peut-être, sans le beau miracle que je vous apprendrai tout à l'heure.

Noble le roi dresse sa noble queue et s'en frappe si vivement les flancs que le bruit en résonne dans tout le palais. Puis il prononce ces paroles :

- Dame Pinte, par la foi que je dois à l'âme de mon père, je prends grande part à vos malheurs, et je compte en punir l'auteur. Je vais convoquer Renart, et de vos yeux et de vos oreilles vous pourrez voir et entendre comment je sais punir les traîtres, les assassins et les voleurs de nuit.

Quand Noble a cessé de parler, Ysengrin se dresse sur ses pieds et dit :

- Sire, vous êtes un grand roi. Vous conquerez honneur et louange, en vengeant le meurtre de dame Copette. Ce n'est pas la haine qui me fait parler mais l'intérêt que je porte à cette innocente victime.

Noble reprend :

- Ce cercueil, ces pauvres poules m'ont mis la douleur dans l'âme. Je me plains donc à vous, barons, de cet odieux Renart, ennemi du mariage et de la paix publique. Cependant, il faut penser au plus pressé. Sire Brun, vous allez prendre une étole<sup>29</sup> et vous célébrerez les funérailles de la défunte ; et vous, sire Bruyant, préparez une sépulture dans le terrain qui sépare le jardin de la plaine.

Brun se hâte d'obéir. Il revêt l'étole ; le roi et tous les membres de la cour commencent les Vigiles<sup>30</sup>. Sire Tardif, le limaçon, chante l'office<sup>31</sup> accompagné de sire Roënel, le chien, et de sire Brichemer, le cerf. La prière finale est prononcée par sire Brun.

Le lendemain dans la matinée, le corps, placé dans un beau cercueil de plomb, est porté en terre. Sur la fosse, creusée au pied d'un chêne, est placée une dalle de marbre, sur laquelle est gravée l'épitaphe suivante :

CI GIST COPETTE LA SŒUR DE PINTE  
QUI MOURUT COMME UNE SAINTE,  
MARTYRISÉE CRUELLEMENT  
PAR RENART LE VILAIN PUANT.

---

<sup>29</sup> Étole : large écharpe que, pendant les cérémonies, les prêtres portent autour de leur cou et qui descend jusqu'à la taille.

<sup>30</sup> Vigiles : cérémonie religieuse qui se passe la nuit précédant l'enterrement.

<sup>31</sup> Office : cérémonie religieuse.

Durant la cérémonie, personne n'a pu voir dame Pinte fondre en larmes, prier Dieu et maudire Renart ou Chantecler raidir les pattes de désespoir, sans être profondément ému.

Les grandes douleurs apaisées, les barons se rendent auprès du roi et lui parlent ainsi :

- Sire, nous demandons vengeance de ce glouton, fléau pour tous, violeur de la paix jurée.

- Très volontiers, répond le roi Noble. Sire Brun, c'est vous que je charge d'aller le chercher. N'ayez aucun ménagement pour le traître. Vous lui direz qu'avant de me décider à le faire amener de force, je l'ai attendu trois fois.

- Je n'y manquerai pas, Sire, répond Brun.

Et, sur-le-champ, il prend congé, et s'éloigne.

Mais, pendant qu'il chemine ainsi par monts et par vaux, survient à la cour un événement surprenant. Couart le lièvre, qui, depuis deux jours, a de la fièvre, se rend pour prier sur la tombe de dame Copette. Il s'y endort, et, en se réveillant, se trouve guéri. Le miracle fait grand bruit. Ysengrin, apprenant que dame Copette est réellement une martyre, se souvient d'un tintement douloureux qu'il a dans l'oreille ; sur les conseils de Roënel, il se rend sur la tombe et en revient guéri. On aurait peut-être cru à un mensonge d'Ysengrin si Roënel ne s'en était porté garant. L'annonce de ce double miracle est accueillie avec joie par les ennemis de Renart qui pensent que désormais il est en fâcheuse<sup>32</sup> position.

Branche I, vers 267 à 475.

---

<sup>32</sup> Fâcheuse : mauvaise

## 14. Les ambassades de Brun l'ours, Tibert le chat et Grimbert le blaireau

*Lorsque sire Brun, l'ours, arriva à Maupertuis, Renart l'invita à venir se régaler de miel dans un bois voisin. Brun accepta et suivit Renart sans méfiance jusqu'au pied d'un chêne. Dans la fente faite au tronc de l'arbre se trouvait, d'après Renart, le meilleur miel qui ait jamais existé. Brun y introduisit son museau et n'y trouva rien. Renart, heureux de sa ruse, se sauva, laissant le malheureux ours la tête coincée dans la fente. Pour retrouver sa liberté, Brun tira de toutes ses forces et s'arracha la peau du visage. C'est la face ensanglantée et sans Renart qu'il revint se présenter devant le roi Noble.*

*Furieux, Noble envoya alors à Maupertuis Tibert le chat. Renart le reçut avec courtoisie et lui proposa d'aller déguster quelques délicieuses souris chez un curé des environs. Tibert accepta et se trouva pris dans un piège. Roué de coups par le prêtre, Tibert parvint néanmoins à s'enfuir et à regagner le palais du roi Noble auquel il se plaignit de la conduite de Renart.*

*Noble chargea alors Grimbert le blaireau, cousin et défenseur de Renart, de le ramener à la cour. Lorsque Grimbert arriva à Maupertuis, Renart lui réserva un accueil très aimable. Mais c'est en tremblant qu'il lut la lettre royale dans laquelle on menaçait de le pendre. Devant Grimbert, Renart reconnut ses torts : oui, il avait offensé Ysengrin ; oui, il avait dupé Tibert le chat ; oui, il avait mangé la famille de dame Pinte. Il promit de ne plus recommencer. Les deux barons quittèrent alors Maupertuis pour la cour.*

Branche I, vers 476 à 1200.

## 15. Renart devant le roi

L'arrivée à la cour de dan Renart et de Grimbert causa un grand mouvement dans l'assemblée des barons ; tous étaient impatients de témoigner contre Renart. Ysengrin, le connétable<sup>33</sup>, aiguïsa ses dents ; Tibert et Brun brûlaient de venger, le premier, sa queue perdue, le second, sa face ensanglantée. Chantecler se mettait en colère, près de Roënel qui grondait et aboyait d'impatience.

Mais, au milieu de toutes ces démonstrations de haine et de fureur, Renart affectait une apparente sérénité ; il s'avança d'un air tranquille jusqu'au milieu de la salle et, après avoir promené lentement ses regards fiers et dédaigneux à droite, à gauche et devant lui, il demanda à être entendu, et prononça le discours suivant :

- Sire roi, je vous salue, comme celui qui vous a rendu, à lui seul, plus de services que tous vos autres barons réunis. On m'a calomnié auprès de vous ; mon malheur a voulu que je n'aie jamais été assuré de votre bienveillance une journée entière. On me dit que, sous la pression de ceux qui vous entourent, vous voulez me faire condamner à mort. Peut-on s'en étonner, quand le roi ne croit que les gens malfaisants, quand il n'écoute pas ses meilleurs barons ? Ceux que la nature a fait naître serfs, si on les laisse s'élever à la cour, ne cherchent qu'à dire des autres tout le mal possible, espérant en tirer un bénéfice.

Je voudrais bien savoir de quoi Brun et Tibert m'accusent. Si Brun a été surpris par le vilain Lanfroi alors qu'il mangeait son miel et si celui-ci l'a battu, pourquoi ne s'est-il pas vengé lui-même ? N'a-t-il pas des mains assez larges, des pieds assez grands, des dents assez fortes, des reins assez agiles ? Et si le digne Tibert a été pris et roué de coups pendant qu'il mangeait rats et souris, en quoi puis-je être responsable ? En ce qui concerne Ysengrin, en vérité, je ne sais que dire. S'il prétend que j'aime sa femme, il a parfaitement raison. Mon amie, la noble dame Hersent, ne me reproche rien ; de quoi se plaint donc Ysengrin ? Est-ce une raison pour me pendre ? Non, Sire. Dieu et votre pouvoir royal m'en préserveront.

Car je puis le dire en toute assurance : je n'ai vécu que pour vous témoigner, envers et contre tous, dévouement et fidélité. J'en prends à témoin saint Georges, patron des vaillants chevaliers. Maintenant que l'âge a brisé mes forces, que ma voix est cassée et que j'ai même de la peine à rassembler mes idées, il est peu généreux de me convoquer à la cour et d'abuser de ma faiblesse ; mais, le roi commande, et j'obéis. Me voici devant lui ; il peut me faire arrêter, me condamner à être brûlé ou à être pendu. Toutefois, à l'égard d'un vieillard, une vengeance manquerait de charité, et si une bête telle que moi était pendue sans jugement, on en parlerait longtemps.

---

<sup>33</sup> Connétable : chef des armées royales.

À peine Renart a-t-il fini, Noble prend la parole :

- Renart, Renart ! Maudites soient l'âme de ton père et celle de ta mère ! Tu sais parler et te défendre ; mais la tromperie et la ruse ne sont plus à l'ordre du jour. Tu n'éviterais pas la punition de tes nombreux méfaits. Laisse donc là ton arrogance. Tu seras jugé, puisque tu le demandes ; mes barons ici rassemblés décideront comment on doit traiter un meurtrier, un voleur, un traître tel que toi. Voyons, quelqu'un veut-il dire ici que ces noms ne te conviennent pas ? Qu'il parle, nous l'écouterons.

Grimbert, le cousin et défenseur de Renart, se lève.

- Sire, dit-il, nous avons répondu à votre convocation ; nous sommes venus nous incliner devant votre justice et voulons rétablir la paix. Vous ne devez pas traiter Renart avec mépris. Si quelqu'un l'accuse, vous devez le laisser se défendre.

Grimbert n'avait pas encore cessé de parler, que se levèrent tous ensemble Ysengrin le loup, Roënel le chien, Tibert le chat, Tiécelin le corbeau, Chantecler le coq, Pinte la poule, dan Couart le lièvre et Brun l'ours. Le roi ordonna à tous de se rasseoir puis, lui-même, exposa les plaintes portées contre Renart.

Branche I, vers 1201 à 1278.

## 16. Renart, condamné à être pendu, se fait pèlerin

Après avoir exposé les plaintes d'Ysengrin, de Brun, de Tibert, de Tiécelin, de Chantecler et de dame Pinte, le roi s'adressa aux barons assemblés :

- C'est maintenant à vous, dit-il, de décider quel châtimement je dois réserver à ce méchant voleur et c'est à vous de me dire comment vous venger.

- Sire, répondirent les barons, Renart est un traître. Faites-le pendre !

- Vous avez bien parlé, dit le roi. Qu'on dresse le gibet<sup>34</sup> ! Nous tenons le coupable et nous ne devons pas le laisser échapper.

Sur une roche élevée, le roi fait dresser la potence. On attrape Renart, on l'oblige à gravir la montée. Cointereau le singe lui fait la grimace, et le gifle ; impatients, les autres, à qui mieux mieux, le tirent et le poussent. De loin, Couart le lièvre lui jette une pierre. Mais, lorsqu'il s'aperçoit que Renart l'a vu, il se cache sous une haie et ne reparaît plus.

Au moment d'être pendu, Renart tente une dernière ruse ; il annonce qu'il va faire d'importantes révélations. Le roi ne peut faire autrement que de l'écouter.

- Sire, dit Renart, vous m'avez fait capturer et enchaîner ; vous avez décidé que je serai pendu. Je suis, je l'avoue, un grand pécheur ; mais vous ne voudrez pas m'ôter les moyens de me réconcilier avec Dieu. Permettez-moi de prendre la croix<sup>35</sup> ; je quitterai le pays, j'irai visiter le Saint Sépulcre<sup>36</sup>. Si je meurs là-bas, mon âme sera sauvé et Dieu vous récompensera. Si vous me faites pendre, vous m'empêchez de me repentir.

Disant cela, il tombe aux pieds du roi qui ne peut s'empêcher d'être grandement touché.

Grimbert vient en aide à son cher cousin :

- Sire, je me porte garant de Renart auprès de vous ; sauvez-le du supplice et jamais il ne fera de tort à vous ni à d'autres. Prenez votre baron en pitié ! S'il est pendu, quel déshonneur pour toute sa famille ! Et puis, avant six mois, vous aurez besoin de ses services ; il n'y a pas plus vaillant homme d'armes que lui.

- Ne dites pas cela, répond Noble ; la coutume des croisés est de revenir pires qu'ils ne sont partis. Même ceux qui sont les meilleurs à l'aller, sont mauvais au retour.

- Alors Sire, ajoute Grimbert, il ne reviendra pas.

---

<sup>34</sup> Gibet ou potence : poutre à laquelle le condamné est pendu.

<sup>35</sup> Prendre la croix : devenir un croisé, c'est-à-dire participer aux expéditions militaires menées en Terre Sainte contre les musulmans. On appelle « Terre Sainte » le pays où est né Jésus : il correspond à Israël et à la Jordanie.

<sup>36</sup> Saint Sépulcre : tombeau de Jésus-Christ.

Noble se tourne vers Renart et dit :

- Qu'il prenne donc la croix et ne revienne jamais.

- Merci, gentil roi, s'écrie Renart. Croyez-moi : plus personne ne se plaindra de moi.

- Je ne devrais pas te croire, reprend Noble ; et j'atteste tous les saints de Bethléem<sup>37</sup> que, si j'entends encore parler de toi, rien ne pourra cette fois t'épargner la mort.

On apporte la croix ; Brun, tout en désapprouvant la faiblesse du roi, la lui attache sur l'épaule. D'autres barons, non moins mécontents, lui présentent l'écharpe et le bourdon<sup>38</sup>.

Voilà donc Renart, le bourdon à la main, l'écharpe au cou, la croix sur l'épaule. Le roi lui demande de pardonner à ceux qui l'ont condamné. Renart consent à tout ce qu'on lui demande. Il brise un brin de paille pour montrer qu'il rompt avec son passé qui le lie à chacun des barons, et les pardonne. Quand l'heure de none<sup>39</sup> arrive, il quitte la cour sans saluer personne à l'exception du roi et de la reine. Pour les autres, il n'éprouve que du mépris. Dame Fièvre la reine, dont la beauté et la courtoisie sont grandes, lui dit :

- Sire Renart, priez pour nous, et, de notre côté, nous prierons pour vous.

- Dame, dit Renart en s'inclinant, vos prières me seront très précieuses ; heureux celui pour qui vous priez ! Oh ! que j'accomplirais heureusement mon pèlerinage si j'emportais avec moi une preuve de votre amitié.

La reine enlève l'anneau de son doigt et le lui tend. Renart le saisit, et dit entre ses dents :

- Cet anneau, je ne le rendrai pour rien au monde.

Puis, l'ayant passé à son doigt, il prend congé du roi et part à cheval. Il est bientôt près de la haie où la crainte retient encore dans Couart le lièvre. Celui-ci lui dit d'une voix tremblante :

- Dan Renart, je vous donne le bonjour ! Je suis bien content de vous voir en bonne santé ; les ennuis dont on vous accablait tout à l'heure m'ont causé une grande peine.

- Vraiment, Couart, mes ennuis vous affligeaient ? Ah ! Mon Dieu, la bonne âme ! Eh bien ! Si vous avez eu pitié de mon corps, je suis heureux de pouvoir me régaler du vôtre.

---

<sup>37</sup> Bethléem : ville où est né Jésus.

<sup>38</sup> Bourdon : le bâton qui, avec l'écharpe, est le signe du pèlerin. Renart, qui porte la croix, l'écharpe et le bourdon, est à la fois croisé et pèlerin.

<sup>39</sup> L'heure de none : la 9e heure de la journée, soit 3 heures de l'après-midi.

Lorsque Couart entend ces terribles paroles, il veut s'échapper ; mais il est trop tard : Renart le saisit aux oreilles et lui dit :

- Sire Couart, vous n'irez pas plus loin seul ; vous viendrez avec moi, de bon ou mauvais gré ; je veux vous présenter ce soir à mes enfants, qui vous feront des fêtes.

Et, disant cela, il l'assomme d'un coup de son bourdon. Puis, il se remet en marche avec son prisonnier.

Du haut de la montagne, il contemple, dans la vallée, la cour du roi, ceux qui viennent de le condamner et qui murmurent de la faiblesse de Noble ; il arrache la croix qu'on lui avait attachée et s'écrie d'une voix forte :

- Sire roi, dit-il, reprenez votre chiffon, et Dieu maudisse celui qui m'encombra de ce bourdon, de cette écharpe et de toute cette friperie !

Il leur jette bourdon, écharpe et croix, leur tend le derrière, et reprend, se moquant d'eux :

- Écoutez, Sire roi. Je suis revenu de Syrie, où j'étais allé par vos ordres ! Le sultan Nouredin<sup>40</sup>, me voyant si bon pèlerin, m'a chargé de vous transmettre son salut. Les païens ont tellement peur de vous qu'ils se mettent en fuite dès qu'on prononce votre nom.

Pendant qu'il se plaît à les railler ainsi, dan Couart s'échappe, et, mettant une bonne distance entre Renart et lui, retourne aux lieux où siègent les barons. Il arrive les flancs brisés, la peau déchiquetée ; il se jette aux pieds du roi et raconte en haletant le nouveau crime dont il a failli être la victime.

- Grand Dieu ! s'écrie Noble, malheur à moi d'avoir compté sur le repentir de ce voleur infâme ! Il n'a aucun respect pour moi. Barons, lancez-vous à sa poursuite ! Et, s'il s'échappe, je ne vous le pardonnerai de ma vie. J'accorde franchise et noblesse à tous les enfants de ceux qui me l'amèneront.

Il faut voir alors monter et partir à cheval, sire Ysengrin, Brun l'ours, Tibert le chat, Belin le mouton, Pelé le rat, Chantecler le coq, Pinte la poule et ses sœurs, Roënel le chien, Blanchart le chevreuil, Tiécelin le corbeau, Frobert le grillon, Petitpurchas le furet, Baucent le sanglier, Bruyant le taureau, Brichemer le cerf, et Tardif le limaçon, chargé de porter l'étendard et de leur montrer à tous la route. Renart les voit accourir et reconnaît aisément l'étendard qui flotte au vent. Sans perdre un moment, il se précipite dans une grotte ; la troupe se rapproche et il entend déjà les cris de victoire autour de lui.

---

<sup>40</sup> Le sultan Nouredin : prince qui régna au XIIe siècle.

- Maudit roux ! Tes jambes ne te sauveront pas. Il n'y a maison, mur, fossé, fourré, barrière, château, donjon ou forteresse qui te garantisse.

Renart ressent une très grande fatigue ; l'écume lui couvre la bouche, et son pelage n'est plus à l'abri de la morsure des plus proches poursuivants. Il craint qu'on ne lui ferme la retraite et qu'on le retienne prisonnier.

Mais, à cet instant, il découvre le sommet de Maupertuis, et cette vue ranime ses espérances ; il fait un dernier effort et gagne enfin son château, où il ne craint ni siège ni assaut. Sa femme, qui l'honore et le vénère, avertie par les trompes de l'armée royale, vient recevoir son époux à la première entrée, en compagnie de Ravel, son plus jeune fils. Ils sont bientôt rejoints par Percehaie et Malebranche, ses deux autres fils. Renart est alors entouré, caressé, embrassé. On soigne ses plaies ouvertes, on les lave avec du vin blanc ; puis on l'assoit sur un coussin moelleux. Le dîner est servi ; Couart manquait seul à la fête ; mais Renart est si fatigué qu'il ne peut guère manger que le filet et le croupion d'une poule. Quelques jours de repos suffisent pour lui rendre ses anciennes forces et sa santé de naguère.

Branche I, vers 1352 à 1620.

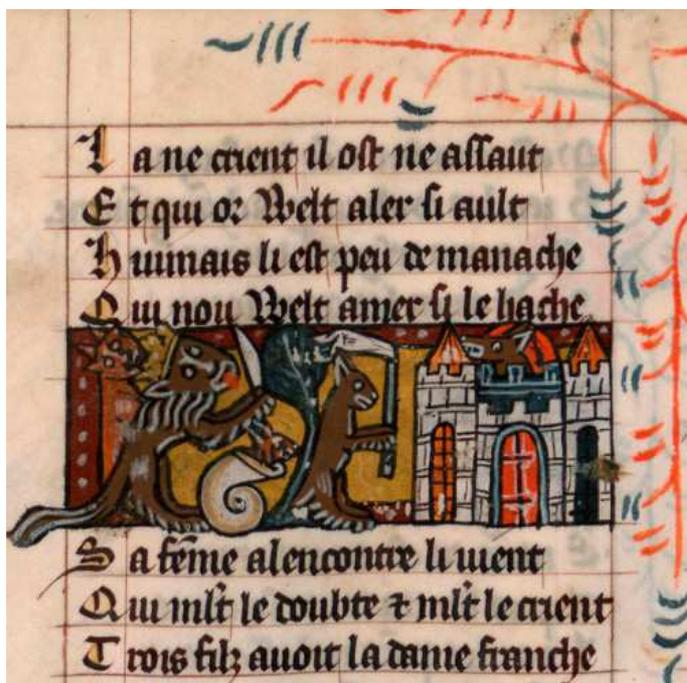
## 17. L'assaut donné à Maupertuis et la capture de Renart

Messire Noble arrive au château où se trouve Renart. Il découvre une construction très solide, entourée de fossés bien entretenus, et faite de murailles, de tours, de palissades<sup>41</sup> très épaisses et très résistantes, de forts et de donjons<sup>42</sup> si hauts qu'aucun arc d'arbalètes ne peut les atteindre. Le pont-levis et les chaînes sont remontés. Le château est construit sur un rocher. Le roi, suivi de tous ses barons, s'en approche aussi près qu'il le peut. L'armée se disperse autour du château ; chaque combattant installe sa tente.

Renart pourrait avoir peur ; mais il sait que jamais aucun assaut ne viendra à bout de son château, que jamais on ne le lui enlèvera par la force. Renart monte au sommet de la tour et voit Hersent et Ysengrin s'installer sous un pin. Il leur crie d'une voix forte :

- Beaux doux amis, écoutez-moi ! Comment trouvez-vous mon château ? En avez-vous déjà vu d'aussi beau ? [...]

- Renart, répond le roi, votre château est beau et très solide ; mais rien ne m'empêchera de l'assiéger et je ne retournerai pas chez moi avant de l'avoir pris. Je vous fais serment que je l'attaquerai aussi longtemps que je vivrai. Rien, ni la pluie ni l'orage, ne me fera abandonner avant que votre château ne se rende et que vous soyez vous-même pendu.



- Sire, répond Renart, de telles menaces n'effraient que les peureux et les lâches. Ce n'est pas avant de longues années que je me rendrai car j'ai assez de vivres pour tenir pendant sept ans : j'ai des coqs gros et gras en quantité, des poules en grand nombre ; j'ai aussi des œufs, des fromages, des brebis et des vaches à profusion ; ce château a également une source où l'eau coule très claire et très pure. Soyez sûr que ce château est si bien situé que jamais il ne pourra être pris par la force. Installez-vous, je vous laisse. Je

<sup>41</sup> Palissades : fortifications faites de pièces de bois.

<sup>42</sup> Donjons : le donjon désigne la tour principale du château dans laquelle le seigneur vit avec sa famille.

suis fatigué et m'en vais dîner avec ma chère et tendre épouse. Peu me soucie si vous n'avez rien à manger. [...]

Le roi convoque alors ses barons et s'adresse à eux en ces termes :

- Sires, préparez-vous à donner l'attaque, car je veux capturer ce misérable voleur.

C'est avec joie et ardeur que tous se dirigent vers le château. L'assaut est terrible ! Le combat fait rage toute la journée. Seule l'arrivée de la nuit contraint les assaillants à cesser le combat. Le lendemain, dès qu'ils ont mangé, les barons renouvellent leur attaque. Malgré leurs efforts, ils ne parviennent pas à desceller la plus petite pierre au château. Pendant six mois, il ne se passe pas un jour sans que le roi et ses barons ne donnent l'assaut à la forteresse, toujours sans résultats.



Un soir, alors que tous sont épuisés et se sont endormis, l'un sous un chêne, l'autre sous un hêtre, l'autre encore sous un frêne, Renart sort de son château. Pendant que les barons dorment ainsi paisiblement, Renart, l'un après l'autre, les attache à l'arbre le plus proche, les uns par la queue, les autres par la patte. Il n'oublie pas Noble le roi et choisit de l'attacher par la queue. Et ce serait un grand miracle si celui-ci réussissait à se détacher ! [...]

Lorsque le jour se lève, messire Noble veut se mettre debout : il tire et tire encore, sans résultat ; peu s'en faut qu'il ne s'arrache la queue. Elle s'est allongée d'un demi-pied<sup>43</sup> ! Les autres bêtes, elles non plus ne peuvent se lever. Elles tirent aussi au risque de s'arracher la peau du derrière. Mais Renart avait oublié d'attacher dan Tardif le limaçon qui porte l'étendard. Il court délier les autres. Il tire son épée et tranche les nœuds. Il va si vite que certains y perdent leur queue. Tous, aussi vite qu'ils peuvent, se dirigent

<sup>43</sup> Un demi-pied : environ 15 cm.

vers Renart. Dès qu'il les voit venir, Renart cherche à fuir. Au moment où il entre dans sa tanière, Tardif se conduit en vaillant chevalier : il saisit Renart par-derrière et le tire par une patte. Le roi et les autres barons les rejoignent. Tardif, qui tient Renart, le remet au roi. Chacun veut se saisir de Renart ; tous sont heureux de voir Renart capturé et sur le point d'être pendu.

- Messire, dit Ysengrin au roi, pour l'amour de Dieu, livrez-moi Renart. J'en tirerai une si grande vengeance qu'on le saura par tout le pays de France.

Mais le roi refuse, ce qui fait le bonheur de tous. Il fait bander les yeux de Renart<sup>44</sup> et s'adresse à lui :

- Renart, je vois ici tous les instruments de torture qui vont vous faire payer les crimes que vous avez commis durant votre vie. On va vous passer la corde au cou.



Dan Ysengrin se lève, saisit Renart par le cou et lui assène un terrible coup de poing. Brun l'ours l'attrape par la nuque et le mord à la cuisse. Roënel l'empoigne à la gorge et lui fait faire trois tours dans un champ d'orge. Tibert le chat, dents et griffes acérées, agrippe Renart par la peau. Tardif, qui porte l'étendard, le frappe sur la croupe. Le rat Pelé se jette sur lui. Renart le saisit à la gorge et le serre de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir. Mais, dans la cohue, cette mort passe inaperçue. En effet, toutes les bêtes veulent approcher Renart pour prendre part au châtement.

Renart, l'universel trompeur, frappe dans tous les sens et ne sait plus que faire. Vous connaissez le proverbe : le malheur fait connaître les vrais amis. Seul, dan Grimbert, son cousin, reste son ami dans le malheur et cherche comment lui venir en aide. [...] Lorsqu'il voit que Renart a la corde au cou et qu'Ysengrin est sur le point de le hisser en haut de la potence, Grimbert prend la parole :

- Renart, il n'y a pas d'autre solution, l'heure de votre mort a sonné ; il faut en passer par là. Vous devriez vous faire confesser et régler votre succession entre vos trois enfants.

- Vous avez raison, répond Renart. Il est juste que chacun ait sa part. Je lègue à mon fils aîné mon château qui jamais ne pourra être pris par aucun homme au monde. Mes autres forteresses, je les lègue à ma femme aux courtes tresses. À mon fils Percehaie,

<sup>44</sup> Les prisonniers conduits au supplice avaient les yeux bandés.

je lègue le terrain de Tibert Fressaie, où il y a tant de souris et de rats. Il n'y en a pas autant entre ici et Arras ! À Ravel, mon petit dernier, je lègue le terrain de Thivaud Farel et le jardin derrière la ferme où il y a de nombreuses poules blanches. Je n'ai plus aucun bien à partager, mais avec ceux-ci, ils pourront vivre largement.

- Votre fin est proche, dit Grimbert, et je suis votre cousin. Il serait juste que vous me laissiez quelque chose.

- Vous dites vrai, reprend Renart. Si ma femme se remarie, par la foi que je dois à sainte Marie, enlevez-lui ce que je lui ai légué et maintenez la paix sur mes terres. Elle aura vite fait de m'oublier lorsque je serai mort. À peine une femme a-t-elle enterré son mari qu'elle se retourne pour voir si elle trouve un homme à son goût. Ma femme se comportera comme les autres et, avant trois jours, elle aura retrouvé le bonheur.

Une dernière fois, Renart tente de sauver sa peau :

- Messire, dit-il, si vous le permettez, je pourrais expier mes fautes en me faisant moine ou chanoine<sup>45</sup>. Je renoncerais définitivement à ce monde qui ne m'inspire que du dégoût.

À peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'Ysengrin intervient :

- Sale traître, que dites-vous ? Vous voulez nous berner une fois encore ? La corde est la seule chose que vous méritiez.

- Ysengrin, dit le roi, occupez-vous de le pendre. Je ne peux attendre plus longtemps.

Branche la, vers 1621 à 2034

---

<sup>45</sup> Moine ou chanoine : hommes qui consacrent leur vie à Dieu. Ils vivent le plus souvent en communauté.

## 18. Renart sauvé par dame Hermeline son épouse

Soudain, le roi aperçoit, en bas dans la plaine, une importante troupe à cheval comptant beaucoup de femmes. À leur tête, dame Hermeline, l'épouse de Renart, que ses pleurs n'empêchent pas d'avancer aussi rapidement que l'éclair. Ses trois fils la suivent de près et, comme elle, montrent grande douleur et grand désespoir : ils s'arrachent les cheveux et déchirent leurs vêtements. Ils poussent de tels cris qu'on les entend à plus d'une lieue. Ils amènent avec eux un cheval chargé de richesses pour racheter Renart. Tous quatre vont se jeter aux pieds du roi. Dame Hermeline s'écrie :

- Sire, pitié pour mon époux, au nom de Dieu le créateur ! Je vous donnerai tous ces biens si vous acceptez de le gracier.

Le roi Noble aperçoit le trésor composé d'or et d'argent. Il en a grande envie et pourtant répond :

- Dame, par la foi que je vous dois, il faut que je vous dise que Renart n'a pas mes faveurs. Il a fait trop de tort à mes vassaux. Je dois faire justice puisque jamais il ne s'est corrigé de ses méfaits. Il a bien mérité la pendaison. Tous les barons la réclament et si je veux être loyal envers eux, je dois faire exécuter la sentence.

- Sire, au nom de Dieu en qui vous croyez, pardonnez-lui cette fois encore.

- Pour l'amour de Dieu et par amitié pour vous, je lui pardonne cette fois encore. Mais au premier méfait, il sera pendu.

- Sire, répond dame Hermeline, j'y consens.

Le roi fait libérer Renart de ses liens et le fait venir près de lui. Renart s'avance à petits sauts, gai et joyeux.

- Renart, dit le roi, faites attention. Au premier manquement à votre parole, vous serez pris et pendu.

- Sire, répond Renart, que Dieu me garde de faire quoi que ce soit qui mérite la pendaison.

Renart laisse éclater sa joie. Mais Ysengrin aurait préféré être mort plutôt que de voir Renart libre ! Tous ont peur qu'il ne leur cause à nouveau des ennuis.

Branche la, vers 2035 à 2102.

## 19. Le duel de Renart et Ysengrin

Mais Renart ne respecte pas ses engagements et continue de duper les animaux. Ysengrin décide d'être leur représentant et demande d'affronter Renart en duel. Au jour dit, Ysengrin et Renart sont conduits jusqu'au champ où doit se dérouler le duel.

Noble fait venir le chapelain<sup>46</sup>, le sage et discret Belin. Il tient devant lui le reliquaire<sup>47</sup> sur lequel les deux rivaux prononceront le serment. Le roi fait solennellement rappeler que personne, dans l'assistance, ne doit faire de scandale en paroles ou en gestes. Sire Brichemer le cerf rappelle les modalités du serment.

- Seigneurs, dit Brichemer, écoutez-moi, et qu'on me reprenne si je parle mal. Renart va jurer le premier qu'il n'a fait aucun tort à Ysengrin ; qu'il n'a pas été déloyal envers Tibert ; qu'il n'a pas joué de méchants tours à Tiécelin, à la Mésange, à Roënel, à Brun, ni à Chantecler. Approchez, Renart !

Renart fait deux pas en avant, se met à genoux, rejette son manteau sur ses épaules, continue à prier, étend la main sur les reliques<sup>48</sup>, et jure, par saint Germain et les autres corps saints, là présents, qu'il n'a pas le moindre tort dans la querelle. Cela dit, il baise le reliquaire et se relève. Ysengrin, surpris et indigné de le voir ainsi mentir en présence de Dieu et des hommes, approche à son tour.

- Beau doux ami, lui dit Brichemer, vous allez jurer que Renart a prononcé un faux serment et que le vôtre est seul vrai.

- Je le jure ! dit Ysengrin.

Cela fait, il baise les saints, se relève, avance un peu dans le champ, et fait une prière pour que Dieu lui laisse venger sa honte et reconquérir son honneur. Puis, après avoir baisé la terre, il prend et manie son bâton, le balance en tous sens, en tenant la courroie dans sa main droite. Il prend son bouclier, salue la foule avec élégance, et avertit Renart de bien se tenir.

Face à Ysengrin, Renart éprouve de l'inquiétude. Renart tente de se souvenir des formules magiques apprises dans son enfance et destinées aux duels, mais il n'y parvient pas. Cependant, persuadé que l'escrime a une vertu suffisante, il empoigne son bâton, le brandit deux ou trois fois, entoure la courroie autour de son avant-bras, embrasse son bouclier, et se sent aussi ferme qu'un château défendu par de hautes murailles. Voyons maintenant ce qu'il saura faire.

---

<sup>46</sup> Chapelain : prêtre attaché au service d'un roi.

<sup>47</sup> Reliquaire : coffret qui contient les restes du corps d'un saint.

<sup>48</sup> Reliques : restes du corps d'un saint.

Ysengrin attaque le premier, comme c'est le droit de l'offensé. Renart s'avance, la tête protégée par le bouclier. Ysengrin le frappe et l'injurie en même temps :

- Méchant nain ! Que je sois pendu, si je ne venge ici ma femme épousée !

- Sire Ysengrin, tenez-moi quitte ; prenez l'amende que je vous offre. Je me reconnaîtrai pour votre vassal, je quitterai le pays, je m'en irai outre-mer.

- Il s'agit bien de ce que tu feras en sortant de mes mains ! Tu ne seras plus alors en état de voyager.

- Rien n'est prouvé avec certitude. On verra qui demain sera le mieux en point.

Ysengrin se précipite, l'autre l'attend le bouclier sur le front, le pied avancé, la tête bien couverte. Ysengrin pousse, Renart résiste et, d'un coup de bâton adroitement lancé près de l'oreille, il étourdit son adversaire et le fait chanceler. Le sang jaillit de la tête ; Ysengrin se signe, en priant Dieu de le protéger. Est-ce que, d'aventure, sa femme épousée serait complice de Renart ? Il voit trouble. Si on lui avait demandé s'il était neuf heures du matin ou trois heures de l'après-midi et quel temps il faisait, il aurait eu grand peine à répondre. Renart le suit des yeux, et, s'il hésite à prendre l'offensive, au moins se prépare-t-il à bien soutenir une deuxième attaque.



- Que tardez-vous, Ysengrin ? Pensez-vous la bataille finie ? s'exclame Renart. Ces mots réveillent l'époux de Hersent ; il avance de nouveau ; le pied tendu, il brandit son bâton et le lance d'une main sûre. Renart l'esquive à temps et le coup ne frappe que l'air.

- Vous le voyez, sire Ysengrin, continue Renart, Dieu est pour mon droit ; vous aviez jeté juste et pourtant vous avez donné à faux. Croyez-moi, faisons la paix, si toutefois vous tenez à votre honneur.

- Je tiens à t'arracher le cœur, et je me ferai moine si je n'y parviens pas, s'exclame Ysengrin.

Puis il retourne à la charge, le bâton dissimulé sous le bouclier ; tout à coup, il le dresse et va frapper Renart à la tête. L'autre amortit le coup en se baissant ; et, profitant du moment où Ysengrin se découvre, il l'atteint de son bâton assez fortement pour lui casser le bras gauche. Tous deux jettent leurs boucliers, se battent corps à corps, se déchirent à qui mieux mieux, font jaillir le sang de leur poitrine, de leur gorge, de leurs flancs. Difficile de dire qui l'emportera. Ysengrin a pourtant les dents les plus aiguës ; les ouvertures qu'il pratique dans la peau de son ennemi sont plus larges et plus profondes. Renart a recours au tour anglais : il serre Ysengrin en lui donnant un croc-en-jambe qui le renverse à terre. Sautant alors sur lui, il lui brise les dents, lui crache entre les lèvres, lui arrache les dents avec ses ongles, et lui poche les yeux de son bâton.

- Compère, lui dit Renart, nous allons voir qui de nous deux a raison. Vous m'avez cherché querelle à propos de dame Hersent : quelle folie de vous être soucié de si peu de choses, et comment peut-on avoir confiance dans une femme ! Il n'en est pas une qui le mérite ; c'est par elles qu'arrivent toutes les querelles, par elles la haine entre les parents et les amis ; c'est par elles que les vieux compères en viennent aux mains ; elles sont la source de tous les désordres. On me dirait d'Hermeline tout ce qu'on voudrait, je n'en croirais pas un mot, et je ne mettrais assurément pas ma vie en danger pour elle.



Ainsi raille Renart, tout en faisant pleuvoir les coups sur les yeux, le visage d'Ysengrin, tout en lui arrachant les poils et la peau. Mais, par un faux mouvement, le bâton avec lequel il frappe le corps de son ennemi lui échappe. Le loup tente de se relever, mais il n'y parvient pas à cause de son bras cassé. Renart a donc l'avantage quand, pour son malheur, son doigt glisse dans la mâchoire d'Ysengrin. Celui-ci serre autant qu'il peut et lui tranche la chair jusqu'à l'os. Pendant que la douleur fait jeter un cri à Renart, Ysengrin lui maintient le bras derrière le dos, le couche à terre et lui monte

sur le ventre. Voilà les rôles changés ! Renart ne veut pas le châtement de son faux serment. Entre les genoux d'Ysengrin, il implore tous les saints de Rome. Mais rien n'y fait, Ysengrin ne lui épargne pas les coups. Après l'avoir battu, frappé et laissé pour mort, Ysengrin se relève ; il est proclamé vainqueur. Les barons accourent de tous côtés pour le féliciter. Jadis les Troyens n'eurent pas autant de joie quand ils virent entrer

Hélène<sup>49</sup> dans leur ville que n'en témoignent Brun l'ours, Tiécelin le corbeau, Tibert le chat, Chantecler le coq et Roënel le chien quand ils voient la défaite de Renart.

Vainement, la famille du vaincu demande à être entendue par le roi. Celui-ci ordonne que le traître soit pendu sur-le-champ. Tibert lui bande les yeux, Roënel lui lie les poignets, quand soudain, pour le plus grand malheur des barons, Renart revient à lui.

Branche VI, vers 1066 à 1356.

*Renart, revenu à lui, demande un confesseur. Le roi lui accorde cette faveur puis accepte, à la demande de Grimbert le blaireau, ami et cousin de Renart, et de Bernard l'âne, moine à l'abbaye de Grand-Mont, que Renart devienne moine. Mais Renart ne peut s'empêcher de dévorer les poules et les coqs du couvent ; chassé par les moines, il regagne Maupertuis et recommence ruses, tromperies, vols et autres méfaits.*

---

<sup>49</sup> Hélène : le poète fait ici allusion à l'enlèvement d'Hélène, femme du Grec Ménélas, par le prince troyen Pâris.